

Romain Garnier

1.9. Ouverture : protoroman, latin et indo-européen¹

1 Introduction

Quand il est affaire de retracer la phylogénèse de la Romania, on admet volontiers que le lexique héréditaire des parlers romans remonte à des variétés tardives et fort évoluées du latin. Cette pétition de principe enferme que le latin réputé « vulgaire » (pris en tant que langue donneuse) ne serait pas autre chose que du latin tardif : j'ai cru naguère devoir m'insurger contre cette idée évidente dans le cadre du paradigme pré-déromien (Garnier 2014, 206), qui ne permet point de rendre compte par le détail des faits romans, si peu qu'on cherche à les embrasser de façon systématique.² Selon moi, s'il y a bien quelque vraisemblance à voir dans fr. *rompu* part. p. 'brisé' (< protorom. rég. tard. de la Gallia */rom'pu-tu/) un net exemple de forme participiale relevant de la « dernière décadence », en regard d'it. *rotto* 'id.' (< protorom. */rupt-u/), il n'est que de citer lat. *nāsūtus* adj. 'qui a un grand nez' (cf. it. *nasuto* 'id.') pour lat. **nāsātus* ici attendu si l'on veut surprendre l'essor des formes censément « tardives » en -ūtus en plein cœur de la latinité ; on sait que cet adjectif dépréciatif et sans doute populaire fleurit dès Horace ; il annonce déjà le type de fr. *barbu* adj. 'qui a de la barbe' (< protorom. */bar'b-ut-u/). Notons au passage que roum. *bărbat* s.m. 'homme ; mari' (< protorom. */bar'b-at-u/ 'barbu') est devenu la désignation générique de l'« homme viril » (= lat. *uir*). La forme ancienne de

¹ Ce chapitre est la version remaniée et augmentée d'une conférence invitée prononcée le 6 février 2015 à Nancy (ATILF [CNRS/Université de Lorraine] et IUF [Institut universitaire de France]), et qui avait pour titre « L'apport du latin vulgaire à l'exégèse du lexique roman ». J'y ai cru devoir adjoindre un assez grand nombre de faits, dont la doctrine emprunte à mon mémoire d'Habilitation, portant sur la dérivation inverse en latin (Garnier à paraître a). – Les renvois à la littérature latine se font sous la forme des sigles du TLL.

² Ainsi, selon Herman (1967, 16), « le latin vulgaire étant la langue des gens peu influencés par la tradition littéraire, on est en droit de parler de latin vulgaire à partir du moment où une tradition littéraire existe, c'est-à-dire au moins depuis le dernier siècle de la République [= 1^{er} s. av. J.-Chr.] ».

l'adjectif */bar'b-at-u/ s'est pour ainsi dire fossilisée en entrant de plein droit dans le lexique. La situation est ici complexe, si peu qu'on s'avise que l'italien possède également *barbato* adj. 'barbu' (cf. fr. *barbé*, cat. *barbat*, esp. *barbado*, port. *barbado*) et *barbuto* (cf. logoud. *barbudu*, fr. *barbu*, occit. *barbut*, cat. *barbut*). Comme il est accoutumé de le faire en pareil cas, Meyer-Lübke in REW₃ s.v. *barbātus* n'offre ici qu'un seul lemme, tout en analysant les lexèmes présentant /'u/ comme issus d'un changement de suffixe (« mit Suff.W. »), dont on ne sait pas s'il se situe à époque protoromane ou à époque idioromane.³ Toute répartition cladistique serait ici impossible : c'est en latin même qu'il faut retrouver la variation reflétée en roman. Or, le changement de suffixe de type *-ātus* → *-tus* (Garnier à paraître b) est très ancien et s'amorce dès les premiers monuments de la langue latine : ce n'est pas autrement qu'on doit expliquer le type de lat. *uolucris*, -is s.f. 'oiseau ; volatile' (< **uolūcris* < **uolūclis*), qui est l'avatar – après syncope – d'un ancien lat. **uolūt-ilis* adj. 'volatile' formé sur un abstrait de quatrième déclinaison **uolūtus*, -ūs s.m. 'capacité à voler' correspondant à latstand. *uolātus*, -ūs s.m. *'capacité à voler' d'où, pris comme nom de procès, 'vol' (cf. ci-dessous 2.6.2).

Il ne faut pas se figurer le protoroman comme un lavis uniforme, recouvrant l'élégance latine de sa grossièreté : ce qu'il convient de nommer *protoroman* est – selon moi – l'ensemble d'idiomes non scripturaux qui a fourni, dans des temps et des lieux fort distincts les uns des autres, les divers idiomes romans. Ce n'est pas une langue unitaire : on ne saurait reconstruire le protoroman autrement que comme un continuum de dialectes, dont certains remontent aussi haut qu'aux guerres puniques (3^e s. av. J.-Chr.) – ainsi l'ancêtre du sarde ou celui de certains traits du lexique ibérique, qui sont d'un archaïsme extrême. À preuve le type de cat. *cova* s.f. 'caverne', esp. *cueva* 'id.' (< latin républicain **coua*), ainsi que port. *covo* adj. 'creux' mentionné par Meyer-Lübke (1890–1902, vol. 1, 231 § 274), et qui repose sur un étymon d'époque républicaine **couus* 'creux' (< ind.-eur. **kouH-ó-*) antérieur à *cauus* 'id.', seul connu de la langue scripturaire classique.⁴ On surprend parfois des formes d'origine « patri-

3 Ainsi que je l'ai déjà déploré : « Comme on sait, les lemmes du REW ne sont pas autre chose que du pur latin classique, à l'exception de quelques formes non attestées en latin même, et qu'on fait précéder d'un astérisque : ce choix arbitraire s'avère fort dangereux, car il offre l'aspect d'une sereine continuité du latin scripturaire aux premiers monuments des langues romanes. En réalité, il faut prendre ces lemmes latinisants pour ce qu'ils sont : de simples *Transponaten*, qui n'ont aucune réalité phonologique ou même morphologique » (Garnier 2015, 236).

4 Noter l'archaïque *cohūm*, -ī s.n. 'creux ; voûte (du ciel)' (graphie avec <-h> pour noter **coyūm*) attesté chez le seul Ennius : *Vix solum complere cohūm terrōribu(s) cæli* ('remplir de cris de terreur presque la totalité de la voûte céleste', ENN. An. 557, W). Ce neutre substantivé

cienne » en roman : ainsi fr. *huis* s.m. ‘porte’ (< */‘usti-u/ [‘ustj-u/] s.n. < protoital. **óustiŋom*), qui répond à la forme monophthonguée *ōstium* livrée par les textes. Que la forme attendue avec *ū* soit méconnue de la tradition, c’est sans doute par l’effet d’une variation diaphasique : c’est en idiolecte plébéen qu’on s’adresse aux *portitōrēs* (bateliers) et autres *iānitōrēs* (gardiens), qui sont ce qu’il est de plus vil dans la société romaine : ce sont les seuls d’entre les esclaves à être enchaînés.

Partant, il faut renoncer à décrire la divergence des parlers romans comme le produit d’une fragmentation au sens où l’entendait von Wartburg (1967, 25–55). Il faut se figurer la chose comme un faisceau de reflets parallèles et diachroniques d’un véritable chapelet de dialectes, formant çà et là des poches aréales aux mouvants contours, avec le *clinamen* des emprunts croisés et la fortune insoupçonnée de certains petits idiomes, que la faveur des armes ou l’ampleur des alliances ont produits très au devant de leurs semblables, lesquels ont décliné jusqu’au rang d’humbles vernaculaires. La variation romane n’est pas le fait d’une cassure ou d’une séparation : elle reflète la variation du latin même, qui s’est propagé hors de son berceau primitif avec des fortunes diverses, et par l’intermédiaire de locuteurs dont nous ne savons rien, mais qui devaient véhiculer avec eux quelque chose de leur parler natal. Ce sont des Sabins romanisés qui ont conquis la Sardaigne : on ne voit pas autrement d’où procéderait l’insolite [d] apical en regard de [l] latin (cf. sard. *makeḍḍare* v.tr. ‘maltraiter’ vs. lat. *macellāre*). Or, le sud-picénien ne méconnaît point une telle articulation : à preuve le verbe sud-pic. **kduíú** [kdu.‘i.ɰu] ‘je m’appelle’ (ST CH1), cognat de lat. *clueō* v.intr. ‘je suis célèbre’ (< protoital. **klu-ē-jé-ó-* ‘j’ai du renom ; j’ai pour nom’).

Le verbe ‘mourir’ est un véritable cas d’école : logoud. *morrere*, aesp. *morrer*, ast. *morrer*, port. *morrer* représentent des cognats conduisant à reconstruire protorom. */‘mɔr-e-re/ v.intr. ‘mourir’. Après la syncope, qui semble d’émergence protoromane, on assiste à la recaractérisation d’un infinitif anomal */‘mɔrr-e/. Il existe une forme seconde */mo‘r-i-re/ v.intr. ‘mourir’ reflétée par dacoroum. *muri*, it. *morire*, frioul. *morí*, fr. *mourir*, occit. *morír*, cat. *morír* et esp. *morír*. Ce type de cas d’allomorphisme est bien connu en roman (cf. */‘ɸu‘g-i-re/, Jatteau 2012–2014 in DÉRom s.v. */‘ɸu‘g-e-/ II ; */kue‘r-i-re/, Maggiore 2012–2015 in DÉRom s.v. */‘kuɛr-e-/ II ; Maggiore/Buchi 2014, 315–317). Le latin classique et scripturaire *morior*, *morī*, *mortuus sum* (déponent de la troisième conju-

désignait aussi une cavité du joug dans laquelle venait s’encastrer l’extrémité du timon de la charrue (Ernout/Meillet₄ 131 s.v. *cohūm*). Le terme se prolonge dans le dérivé *in-coh-āre* v.tr. ‘se mettre (à)’ (litt. ‘atteler le joug au timon’).

gaison mixte) connaît des flottements dans sa flexion dès les plus anciens monuments de la langue latine : on relève *morīmur* en fin d'hexamètre chez Ennius (2^e s. av. J.-Chr.), dans ses *Annales* (ANN. 379, W). Ce témoignage est confirmé par les grammairiens antiques eux-mêmes, ainsi Priscien (GLK 2, 558 ; 4, 126), qui nous livre conjointement les formes *moreris* et *morīris* 'tu meurs'.⁵ Or, la grammaire comparée fait attendre une longue seulement après syllabe lourde ou fermée – du fait de la loi dite de Sievers : c'est le type bien connu de lat. *sōpīre* v.tr. 'endormir' (< protoital. **sūōp-ī-e/o-*) et *farcīre* v.tr. 'bourrer, farcir' (< pré-lat. **fārk-īe/o-*) en regard de *capere* (< protoital. **kāp-īe/o-*). La syllabe de *morior* étant ouverte, on ne s'attend donc pas à trouver le reflet d'une forme avec *glide* (semi-voyelle). Il s'agit sans doute ici d'autre chose. L'infinitif actif *morīre* (qui se prolonge dans it. *morire*, fr. *mourir*, esp. *morir*) est attesté scripturairement depuis Grégoire de Tours.⁶ En revanche, l'infinitif **morere* n'est nulle part documenté en latin (même fort tardif), mais doit être postulé sur la base de sarde *mórrere*, aesp. *morrer*, ast. *morrer* et port. *morrer*, où le morphème *-re* d'infinitif a été rajouté à une forme syncopée **morre* (< **morere*), qui serait donc du même type que *ferre* v.tr. 'porter' (< **ferere*), mais avec une syncope de date protoromane.⁷

Il faut admettre une loi rythmique d'émergence toute latine, fondée sur la répugnance de la langue à admettre une série de trois brèves ou plus en syllabe ouverte.⁸ Le passage à ladite quatrième conjugaison est un phénomène d'extension limitée, qui procède de l'incapacité du latin à admettre certaines structures prosodiques : le latin recherche l'évitement de la syncope au sein du paradigme verbal, tandis que la chose est jugée moins cruciale dans la sphère nominale ou

5 On relève chez Clédonius (GLK 2, 501) la remarque suivante : *ueteres dicebant 'moriri' ; euphonia 'mori' emendant* ('les anciens disaient *morīri* ; [de nos jours], on corrige la forme en *morī*').

6 La flexion active se surprend déjà chez les auteurs chrétiens : on relève ainsi *moriant* '(ils) meurent' chez Oribase (*Syn.* 6, 26, 3) et *nōn moriam* '(je) ne mourrai pas' dans l'*Italia* (*Psalm.* 118, 17).

7 Noter le type étoffé **sufferere* (pour *suf-ferre*) posé par Meyer-Lübke (1894, vol. 2, 128) pour rendre compte de port. *sofrer* v.tr./intr. 'souffrir' (< **sofferér*).

8 Le passage du type **uénite* 'venez !' (proparoxyton) à *uenīte* (paroxyton) représente donc une stratégie d'évitement de la syncope, qui s'observe dans le type *ferite* 'portez !' (< **ferite*) ou encore dans l'infinitif *ferre* 'porter' (< **ferere* < ind.-eur. **b^hér-es-i*). Il en va de même pour *aperīte* 'ouvrez !', qui évite la succession de quatre brèves dans la forme attendue **apérīte* (qui se serait immanquablement syncopée en ***aperte*).

participiale.⁹ Il faut donc envisager un mélange inextricable de formes dès la latinité et le protoroman.¹⁰

Selon toute vraisemblance, l'émergence de l'allomorphe *-ī-* s'est donc opérée à partir des formes pivots que sont les personnes 4 et 5, ainsi que l'infinitif. La langue parlée ne possédait ainsi que les actifs **morīmus* '(nous) mourrons', **morītis* '(vous) mourrez' (impératif **morīte* 'mourrez !') et l'infinitif **morīre* 'mourir'.¹¹ L'infinitif **morīre* – le seul qui fût commun à toute la Romania car d'extension impériale – était fondé sur les formes à voyelle longue radicale qui relèvent descriptivement de la quatrième conjugaison, tandis que la forme **mōrere* représente l'activation de l'ancien infinitif déponent *morī* : elle est du même type que lattard. *ingredere* (documenté dans l'Itala et la Vulgate), qui commute avec *ingredi* v.intr. 's'avancer'. La répartition des formes semble refléter une distribution dialectale ancienne et fort cohérente : l'infinitif **mōrere* doit être du latin spontané archaïque, jadis parlé par les soldats romains qui ont colonisé la Sardaigne et l'Espagne. Remarquable est le bloc formé par l'ancien espagnol, l'asturien et le portugais : on peut ici parler de continuum parfait. La forme **mōrere* n'est point attestée dans l'aire centrale de la Romania, pas plus que dans les parlers roumains. C'est donc une innovation précoce, sans doute d'époque républicaine.¹² À une première strate de latinité (d'extension assez

9 Soit le type *repostus* adj. 'déposé', qui reflète un type **repōsitus*, ou bien *apertus* adj. 'ouvert', qui reflète **apēritus* (la stratégie d'allongement préventif n'entre pas ici en jeu).

10 Dans le même esprit, le latin spontané reflète un infinitif **of-ferīre* v.tr. 'apporter ; offrir' en regard du participe normalisé **of-fer-tus* (pour latclass. *of-ferre* : *ob-lā-tus*). On relève les infinitifs *fodire* v.tr. 'fouir' (CAT.) pour *fodere*, *fugire* v.intr. 'fuir' (ST. AUG.) pour *fugere*, *cupire* v.tr. 'désirer' (LUCR.) pour *cupere* et *linire* v.tr. 'enduire' pour *linere* (Itala et Vulgate). Ennius possède déjà un infinitif *parire* v.tr. 'produire ; pondre' (ENN. Ann. 7, W).

11 L'infinitif actif de troisième conjugaison mixte **mōrere* étant très résiduel et sans doute plus ancien.

12 On peut admettre qu'elle remonte au deuxième siècle avant notre ère, date des premières colonisations romaines à l'ouest. La syncope est de date médiévale : noter que l'ancien portugais possède encore un infinitif *morer* v.intr. 'mourir' ainsi qu'un futur *nom morerás* '(tu) ne mourras pas'. Le futur *morerai* '(je) mourrai' (< protorom. rég. et tardif de l'Iberia **morer-āi*) se syncope en *morrei* au cours de l'histoire du portugais selon Machado in DELP, s.v. *morrer*. Il en a résulté un thème **morre* recaractérisé en *morrere*. La forme standard est *morrer*, mais *morrere* existe à l'état de forme dialectale. Le gérondif *morremdo* 'en mourant' est encore formé sur **morre*. Dès le Moyen-Âge, on fabrique une flexion de futur analogique (cf. aport. *morrerás* '[tu] mourras'). En espagnol, la forme *morrer* ne survit pas au 13^e siècle (DME), et se voit supplantée par *morir*, qui seul a survécu. Le cas le plus complexe concerne l'asturien, qui emploie les deux variantes *morrer* et *morir* selon une distribution complémentaire sémantique : *morir* se dit des humains, *morrer* ne se dit guère que des animaux (c'est la doctrine du DME : « hoy en los pueblos de la costa se usa hablando de los animales »).

limitée), dont les locuteurs possédaient un actif vernaculaire **mórere* ‘mourir’ s’oppose – mais des siècles plus tard – l’innovation **morīre* ‘mourir’, véhiculée par les troupes de l’Empire et la langue des premiers chrétiens.

Ces quelques faits suffisent à faire ressortir l’importance de la variation en latin même dans l’édification des divers parlers romans : on ne peut désormais se satisfaire d’une approche purement cladistique, dont la vanité saute aux yeux, et dont les présupposés épistémologiques enferment une vision fort naïve – et surtout absolument erronée – de l’expansion linguistique latine dans le bassin méditerranéen et au-delà. Partant, on doit procéder à une étude des faits romans *tels qu’ils s’offrent à nous*, et non en tant qu’ils prolongeraient un état de langue latine « parfaite » qui n’a jamais existé en-dehors de l’écrit, lequel était fort conservateur et sans doute artificiellement normé. On saisit par là l’importance d’une reconstruction étymologique « rétrograde », qui doit partir du roman en tant qu’ensemble d’idiomes parlés et transmis par des locuteurs aux compétences inégales. À ce prix, il devient possible de franchir la ligne de crête des faits romans, qu’on se figure souvent comme une ligne de cassure d’avec la latinité antérieure (ce qui est des plus douteux). Dans le présent chapitre, portant sur l’apport du protoroman à l’exégèse du lexique roman, j’entends convoquer toute une série de données permettant d’asseoir entre latin et roman une filiation insoupçonnée, qui ressort de la variation de la langue donneuse (cf. Buchi/Schweickard 2013), et non pas d’une innovation spontanée dont on surprendrait l’effet comme par magie à compter d’une certaine époque : rien de plus contraire à l’histoire des langues qu’une rupture absolue et universelle d’avec l’état de langue précédent.

Ce chapitre s’articule essentiellement en trois parties : il y sera fait mention de traits linguistiques réputés romans et attestés en latin même : la dérivation inverse (2.1), les dédiminutifs (2.2), les suffixes verbaux secondaires (2.3), le conservatisme sémantique du roman (2.4), l’éternel retour de la typologie (2.5), les métaplasmes en roman comme en latin (2.6), où l’on verra l’essor de l’allo-morphe de pluriel *-era/-ora* en protoroman (2.6.1) et le changement de suffixe de type *-ātus* → *-ūtus* (2.6.2), puis la précocité de la vélarisation de *-lC-*, qui passe à *-ɣC-* en latin (2.7), les formes archaïques conservées en roman (2.8), une ébauche du phonostyle bas en latin (2.9) et enfin le traitement précoce de type *ex- > s-* (2.10).

Une fois ces considérations établies, on traitera de seize étyma de séries de cognats romans problématiques, dont j’entends prouver que les prodromes remontent au latin lui-même, mais pris dans sa variation linguistique « souterraine » : protorom. **/an'd-a-re/* v.intr. ‘aller’ et **/al'l-a-re/* ‘id.’ (3.1), protorom. **/ar'tik-a/* s.f. ‘terre défrichée, essart’ (3.2), protorom. **/'butti-a/* s.f. ‘tonneau’ et

son parèdre */but'ti-kl-a/ s.f. 'bouteille' (3.3), protorom. */es-krak'k-a-re/ v.intr. 'cracher après s'être raclé la gorge ; recracher ; vomir ; râler comme un mourant' (3.4), protorom. */es-'tult-u/ adj. 'orgueilleux ; sot ; insensé' (3.5), protorom. */'gurg-u/ s.m. 'gouffre ; abîme d'eau' (3.6), le binôme protorom. */im-pat'ti-a-re/ v.tr. 'prendre au piège ; bloquer ; empêcher' et son postverbal */'patt-a/ s.f. 'patte' (3.7), protorom. */in-'kud-ine/ s.f. 'enclume' (3.8), protorom. */ka'ball-u/ s.m. 'cheval' (3.9), protorom. */kal'f-a-re/ v.tr. 'chauffer' (3.10),¹³ protorom. */'klass-u/ s.n. 'appel ; rassemblement ; sonnerie ; glas' (3.11), protorom. */'retik-a/ s.f. 'tamis' (3.12), protorom. */'rɔkk-a/ s.f. 'roche' (3.13), protorom. */ti'mon-e/ s.m. 'timon' (3.14), protorom. */tok'k-a-re/ v.tr. 'toucher' (3.15) et protorom. régional et tardif de l'Italia et de la Gallia */'turt-a/ s.f. 'tourte' (3.16).

Cette série d'études étymologiques de termes désespérés offrant l'apparence d'une rupture dans la continuité lexicale entre latin et roman débouche sur d'autres perspectives : sur la foi de quelques exemples, je propose d'asseoir la portée heuristique du roman dans le domaine de la grammaire comparée des langues indo-européennes : j'y expose que le roman est ici la pierre de touche de l'étymologie latine, et que les unités proprement « romanes » que sont protorom. */'kari-ol-u/ s.m. 'ver qui ronge le bois' (4.1), protorom. */'kustor/, */kus'tor-e/ s.m. 'bedeau, sacristain' (4.2) et protorom. */'trag-e-re/ v.tr. 'traire' vs. */trag-i'n-a-re/ 'traîner' (4.3) enferment – selon moi – la clef de l'étymologie des termes *cartilāgō*, *-in-is* s.f. 'cartilage', *custōs*, *custōd-is* s.m. 'gardien' et le très énigmatique *trahere*, *trāxī*, *trāctum* v.tr. 'tirer', pour lequel les étymologies avancées jusqu'alors le disputent entre l'invraisemblance du propos et le fol aveuglement du principe d'autorité – ce qui est le plus faible niveau de la science.

J'espère ainsi pouvoir représenter aux exégètes du latin l'importance du témoignage des parlers romans en tant que reflet direct et phonétique de la variation souterraine du latin ; je me tiendrai pour comblé si les romanistes me font l'heur d'accueillir mes vues concernant leur propre domaine de savoir, que je n'entends point renouveler, mais raccorder à la tradition latine. Tout l'enjeu est là : reconstruire ce que l'on ignore avec ce que l'on affecte d'ignorer.

¹³ De la même manière que Xavier Gouvert, je ne reconstruis pas, comme le recommande la version actuelle des normes rédactionnelles du DÉRom, la fricative bilabiale */ɸ/ pour le proto-roman, mais la fricative labiodentale */f/.

2 Traits réputés « romans » en latin même

2.1 La dérivation inverse

Procédé morphologique vivant et spontané, la dérivation inverse est massivement attestée dans les langues romanes modernes : on sait que le français recèle une foule de dérivés postverbaux : *abandon* s.m. ‘action d’abandonner’, *abord* ‘action d’aborder’, *accueil* ‘action d’accueillir’, *aguet* (afr. *agait*) ‘action de guetter’ (sur afr. *agaitier*), *calcul* ‘action de calculer’, *courroux* ‘action d’être courroucé’, *débarras* ‘action de débarrasser’, *écart* ‘action d’écarter’, *engrais* ‘action d’engraisser’ (d’où *veau* à l’*engrais*), *échange* ‘action d’échanger’, *envol* ‘action de s’envoler’, *réchaud* (postverbal de *réchauffer* influencé par *chaud*). Bien d’autres postverbaux sont attestés en ancien français (Lené 1899, 67–105) : *consent* s.m. ‘consentement’, *entois* ‘action de tenir son arc tendu’, *frap* ‘action de frapper’, *gazouil* ‘action de gazouiller’, *mour* ‘retard’ et *demour* ‘action de demeurer’, *rechîn* ‘action de rechigner’, *recor* ‘action de courir de nouveau (sur)’, *refuse* f. ‘action de refuser, refus’, *renseing* m. ‘renseignement’, *repous* ‘action de repousser ; bousculade’, *rembours* ‘remboursement’, *restor* ‘action de restaurer, restauration’, *retail* ‘action de tailler’ vs. fr. *retaille* f., *rigol* ‘action de rigoler ; plaisanterie’, *sac* ‘action de piller’ (sur apic. **saquer* ‘piller’, variante régionale d’afr. *sachier* ‘id.’), *val* ‘valeur’. Ce mode de dérivation est éminemment populaire et spontané : il produit des doublets (afr. *refuse* s.f. vs. fr. *refus* m. ; afr. *frap* s.m. vs. fr. *frappe* f.), et se caractérise par une forte spécialisation sémantique.

Bréal (1881, 82–83) avait entrevu un phénomène tout semblable en latin : il proposa notamment¹⁴ de faire de *pugna* s.f. ‘combat’ le dérivé rétrograde de *pugnāre* v.intr. ‘combattre’, ce qui était très ingénieux. La forme primitive est *pugnus* s.m. ‘poing’, qui remonte à un étymon ind.-eur. **puċ-n-ó-* ‘serré’ évidemment apparenté à l’adverbe homérique πύκα ‘en ajustant’ (< ind.-eur. **puċ-n*). Le verbe *pugnāre* en est le dénominatif : en propre, il signifiait ‘combattre à coups de poings’, mais ce sens premier s’est effacé dans la tradition qui nous en a été conservée. En revanche, le dérivé inverse *pugna*, -æ s.f. conserve bien l’acception originelle de ‘combat à coups de poings, pugilat’ (Cic. *Verr.* 5, 28 :

¹⁴ À la suite de l’article fondateur de Egger (1874), auquel il attribue l’invention du concept de ‘postverbal’ en ces termes programmatiques : « C’est le même procédé de dérivation que M. EGGER a étudié en français. Je ne doute pas qu’en portant l’attention de ce côté, on n’arrive à constater en latin la présence d’un nombre assez considérable de substantifs formés de la même façon » (Bréal 1881, 83).

non numquam etiam rēs ad pugnam atque ad manūs uocābātur ‘on en venait souvent aux mains et c’était alors une belle empoignade’). Le terme *pugna* a ensuite évolué pour devenir le synonyme non marqué de *praelium* s.n. ‘combat’. La filiation diachronique de la dérivation est transparente : *pugna* est le dérivé rétrograde de *pugnāre*. J’ai consacré un long développement à la dérivation postverbale en latin (Garnier à paraître a), et j’estime que son existence doit être à présent tenue pour démontrée. La chose n’est point triviale : elle atteste d’une continuité méconnue entre latin et roman.

De surcroît, le postulat de la dérivation inverse permet de rendre compte de très nombreux postverbaux non transparents :¹⁵ on sait que le terme fondamental qu’est lat. *causa*, -æ s.f. ‘affaire’ est totalement opaque du point de vue étymologique (Walde/Hofmann₅). Là où d’aucuns posent un étymon protoital. **kayd-s-ā* s.f. ‘cause ; affaire’ (de Vaan 2008, 101) tautologique autant qu’anachronique, il faut y voir un postverbal du déponent *causārī* v.tr. (< **caut-itārī*) qui signifie en propre ‘s’occuper d’une affaire’ (Mignot 1969, 287). Ce verbe **caut-itārī* est le fréquentatif d’un dénominatif **cautērī* v.intr. ‘être attentif’ formé sur le participe lexicalisé *cautus* adj. ‘avisé ; attentif ; prudent’.¹⁶ Il faut s’aviser que le verbe *caueō* (< ind.-eur. **koyh-ēj-e/o-*) v.intr. ‘être attentif, être sur ses gardes’ s’emploie, dans la langue du droit, pour dire ‘prendre toutes les précautions utiles, comme juriconsulte, au nom du client, veiller à ses intérêts au point de vue du droit’ (Gaffiot 283 s.v. *cāuēō* § 3). À l’appui de ce sens technique et très spécialisé, on peut citer Cicéron : *ad respondendum et ad agendum et ad cauendum perītus* (Cic. *de Or.* 1, 212 ; ‘qui sait à la fois donner des consultations, guider dans une action judiciaire, et prendre toutes les sûretés en droit’).

Voici un autre exemple : lat. *bēstiāe*, -ārum s.f.pl. ‘bestioles’. Le sens classique de ‘bête’ (*ad bēstiās* ‘aux fauves !’) doit être secondaire : chez Plaute, *bēstiāe* désigne des chenilles, des mites, des teignes et autres abeilles (Walde/Hofmann₅). Ce sens archaïque se retrouve dans esp. *bicha* s.f. ‘bestiole, vermine ; punaise’ et dans port. *bicho* s.m. ‘ver ; insecte’. Il ne fait guère de doute que ce soit là le sens le plus ancien : on passerait difficilement de la désignation des fauves à celle de la vermine. Ce terme obscur n’a point d’étymologie satisfaisante : Szemerényi (1991/1992, vol. 2, 777) pose ici ind.-eur. **dyej-es-tó-* ‘effrayant, terrible’, ce qui est formellement irréprochable, mais ne prend en compte qu’une partie du dossier sémantique de lat. *bēstiāe* (celui de

¹⁵ J’avais évoqué ces quelques exemples lors d’une brève communication présentée lors du XXVII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Nancy, 15–20 juillet 2013), et qui s’intitulait « Sur l’existence de postverbaux en latin ».

¹⁶ Noter ombrien *kutef* (*Tables eugubines*) = lat. **cautens*.

‘bêtes fauves’), faisant fi du sens de ‘vermine’ attesté chez Plaute et qui se prolonge dans certaines langues romanes. Selon moi, on peut supposer que *bēstiaē* ‘vermine, bestioles’ est le postverbal d’un participe parfait passif **am-bēstiātus* ‘bouffé’ (par la vermine, les mites, les teignes etc.),¹⁷ qui s’explique par la resegmentation d’un **amb-ēstiātus* ‘dévorer de toutes parts’, participe d’un verbe fréquentatif **amb-ēst-iāre* formé sur **amb-ēstus*, doublet hypercorrect¹⁸ de *amb-ēsus* (cf. *amb-edō* v.tr. ‘dévorer’ chez Plaute). Cette forme **am-bēstiātus* a été réanalysée comme un dérivé reposant sur le préfixe *am-* ‘des deux côtés ; complètement’ (forme vivante de *ambi-*) associé à un thème nominal *bēstia-* ‘vermine, bestioles’. La création d’un postverbal *bēstiaē*, *-ārum* s.f.pl. ‘vermine, bestioles’ s’explique par l’ellipse d’un complément à l’ablatif instrumental. Ce cas illustre ce que j’entends nommer *postverbal parasynthétique inverse* (PSI).

Quand le verbe de base est doté d’un préverbe, la réanalyse produisant un postverbal induit le sentiment erroné d’une dérivation « parasynthétique » : ainsi en va-t-il – selon moi – du substantif *tussis*, *-is* s.f. ‘toux’, qu’on se borne à rapprocher¹⁹ du verbe *tundō* v.tr. ‘marteler’ : il faut ici partir du préverbe *ex-tundō* v.tr. ‘faire sortir en frappant, faire sortir avec effort’, qui est seul en usage au sens d’all. *aus-husten* ‘expulser en toussant’ dans les textes médicaux : *frequens tussis sanguinem quoque extundit* (CELS. 4, 4, 5 ; ‘une toux fréquente peut même faire cracher du sang’). La préverbation en *ex-* est donc ici fondamentale. Un fréquentatif **ex-tud-itāre* v.tr. ‘faire sortir avec effort’ (<**ex-tund-itāre*)²⁰ se syncopait régulièrement en **ex-tussāre*, lequel s’est renouvelé en *ex-tussire* (PLIN.+), et ce dernier a passé dans les langues romanes (ainsi afr. *estoussir* ‘tousser’, von Wartburg 1931 in FEW 3, 335b, EXTÜSSIRE 1).

La catégorie des PSI est un universel linguistique : on peut citer le groupe énigmatique de l’homérique ἀπάτη s.f. ‘tromperie’ et ἐξ-απατήσαι v.tr. ‘tromper’. Il y a tout lieu de penser que ce système, réputé obscur, voir « pré-grec »

17 Pour le sens, cf. lit. *úodas* s.m. ‘moustique’ formé sur ind.-eur. **h₁ed-* ‘manger’ (Garnier 2011, 257).

18 À l’instar de *com-ēsus* (PL., CAT.) ‘dévorer’ qui devient *com-ēstus* chez l’élégant Cicéron.

19 Ainsi Walde/Hofmann⁵ (II, 721), qui rapprochait les notions de ‘tousser’ et ‘marteler’ ; frapper’ sur la foi d’une comparaison typologique (imparfaite) avec angl. *to hack* v.tr. ‘hacher ; émettre une toux sèche’. Pour rendre compte de lat. *tussis*, j’avais moi-même imprudemment posé un dérivé primaire ind.-eur. **tūd-tí-* s.f. ‘action de marteler’ (Garnier 2010, 312), antérieur à la loi de Lachmann.

20 La forme vernaculaire sans *-n-* rappelle les graphies du type <metvla> s.f. ‘pénis’ (= latstand. *mentula*) attestées à Pompéi et mentionnées par Väänänen (1966, 67 ; 1981, 63). Précisons que le simple *tud-itāre* v.tr. ‘marteler’ (< **tund-itāre*) donne un postverbal athématique lat. *tud-es*, *-it-is* s.m. ‘marteau’.

(Beekes 2010, 113), soit tout simplement sorti d'un *bahuvrīhi* privatif ἄ-πατος adj. 'sans chemin' (Pedersen 1926, 65),²¹ à partir duquel on a forgé un verbe dénominateur ἐξ-απατάω v.tr. 'faire perdre son chemin à (qn), égarer'. On a ensuite réanalysé la forme comme un verbe « parasynthétique » formé sur une locution fictive *{ἐξ + ἀπάτη} d'où procède l'homérique ἀπάτη s.f. 'action d'égarer ; tromperie'. Les substantifs protorom. */'butti-a/ s.f. 'tonneau' (3.3) et */'patt-a/ s.f. 'patte' (3.7) sont des PSI.

2.2 Les dédiminutifs

Ce que j'appelle ici *dédiminutifs* ne sont pas autre chose que des formes simples impropres rétroformées sur une formation diminutive : c'est le type déjà plautinien de lat. *clienta* s.f. 'cliente' tiré du diminutif *client-ula* (la forme de base étant l'épicène *cliens*). Le procédé est fort vivace tout au long de la latinité : lat. *furca*, -æ s.f. 'fourche' en est un bel exemple. Selon Brender (1920, 61), c'est un dérivé inverse de *furcula*, qui n'est pas un diminutif, puisqu'il désigne des objets de grande taille : 'étais de bois dont on se servait pour supporter les murailles d'une ville, quand on les minait' (Rich 1883, 292 s.v. *fūrcūla*). On doit poser **fulci-cula* s.f. 'étais', réduit à **fulcula* par haplogogie, et dissimilé en *furcula*. Selon Reinach,²² on doit ainsi analyser l'ethnonyme *Græcī*, -*ōrum* s.m.pl. '(les) Grecs' comme le néo-primitif de *Græc-ulī* (< **Grāi-īcūli*) forgé sur *Grāi-ī*, -*ōrum*.

Le procédé demeure très productif en protoroman :²³ ainsi protorom. */'api-a/ s.f. 'abeille' (cf. REW₁ s.v. **apiola* ; Ø REW₃ [matériaux classés s.v. *apis*]) sur */'api-ol-a/ 'id.' ; protorom. */'aksi-a/ s.f. 'aisselle' (cf. REW₃ s.v. *axilla*) sur */'ak'sill-a/ s.f. 'id.' ; protorom. */'bak-u/ s.m. 'bâton' (cf. REW₃ s.v. *baculum*) sur */'bak-l-u/ 'bâton' (Brender 1920, 62) ; protorom. */'bukk-'ari-u/ s.m. 'boucher' sur */'bukk-u'l-'ari-u/ ; protorom. */'βask-a/ s.f. 'vasque' de */'βask-l-a/ s.f. 'vase' (cf. REW₃ s.v. *vasculum* ; Brender 1920, 62) ; protorom. */'βink-u/ s.m. 'chaîne' (cf. REW₃ s.v. *vinculum*) sur */'βink-l-u/ (cf. Brender 1920, 62) ; protorom. */'fak-u/ s.m. (REW₁ s.v. **facus* ; Ø REW₃ [matériaux classés

²¹ Cette vieille étymologie remonte à Boisacq (1916, 67), dix ans plus tôt.

²² Dans une communication à la Société de Linguistique de Paris du 28 janvier 1899 portant sur l'étymologie de fr. *boucher*, issu de protorom. */'bukk-'ari-u/ s.m. 'boucher', et qu'il interprète ingénieusement comme le dédiminutif de lat. spontané **būculārius* 'marchand de viande de bœuf'. Il adjoint aussi protorom. */'nau'k-'ari-u/ s.m. 'nocher' (sur lat. *nauculārius*), redécouvert par Brender (1920, 62). Le lexique roman fourmille de faits de ce genre.

²³ Bien loin d'y voir une quelconque continuité, la doctrine du REW₃ y voit presque toujours des créations idioromanes.

s.v. **facĕllum*) sur **/fak-l-u/*, emprunt à gr. *φάκελος* s.m. ‘fagot’ ; protorom. **/'grum-a/* s.f. ‘pellicule des graines ; balle du blé’ (cf. REW₃ s.v. **grūmus* ; cf. fr. *grume*), d’un diminutif **/'grum-ul-a/* (< **glūm-ula* sur *glūma*, Brender 1920, 68) ; protorom. **/'kani-u/* s.m. ‘chien’ (cf. REW₃ s.v. **cania*) sur le dérivé **/'kani-ol-u/* ‘caniche ; petit chien’ ; protorom. **/'kapri-u/* s.m. ‘bouc’ (cf. REW₃ s.v. **capreus*) sur **/'kapri-ol-u/* ; protorom. **/'kardi-u/* s.m. ‘cœur du chou’ (cf. REW₃ s.v. **cardiōlum*) sur **/'kardi-ol-u/* ; protorom. **/'kor'umn-a/* s.f. ‘colonne’ (cf. REW₃ s.v. *colūmna*) sur **/'koru'm-ell-a/* ‘petite colonne’ (< lat. *columella*) ; protorom. **/'mant-a/* s.f. ‘manteau’ (cf. REW₃ s.v. *mantĕllum*) sur **/man't-ell-u/* ; protorom. **/ma'trik-a/* s.f. ‘registre’ (cf. REW₃ s.v. *matricūla*) sur **/ma'trik-l-a/* ; protorom. **/'maks-a/* s.f. ‘mâchoire’ (cf. REW₃ s.v. *maxilla*) sur **/mak's-ill-a/* ; protorom. **/'naβ-a/* s.f. ‘rasoir’ (cf. REW₃ s.v. *nōvacūla*) sur **/na'βa-kl-a/* (esp. *navaja*, port. *navalha*) ; protorom. **/nau'k-ari-u/* s.m. ‘nocher’ (sur lat. *nau-culārius*, Brender 1920, 62) ; protorom. **/'rōkk-a/* s.f. ‘roche’ sur latpléb. **/ro'pik-ul-a/* = **/ru'pik-ul-a/* passé à **/'rōkk-ul-a/*.²⁴

2.3 Suffixes verbaux secondaires en roman

Dès l’époque de Plaute, on observe l’essor prodigieux de dérivés verbaux secondaires et autres suffixés « diminutifs », ainsi *missiculāre* v.tr. ‘envoyer souvent’ (Pl.), qui préfigure le type de fr. *fouiller* (< **/fo'dik-l-a-/*, cf. REW₃ s.v. **fōdīcūlāre*). Dans la langue populaire, on sait l’explosion des fréquentatifs, et la prolifération des suffixes verbaux secondaires. Le phénomène s’accélère brutalement dans les parlers romans, mais s’inscrit dans une continuité indéniable, ainsi qu’il appert de ce relevé, effectué sur la base de l’index inverse du REW₃ (Alsdorf-Bollée/Burr 1969), cf. tableau 1 ci-contre :

²⁴ On peut aussi admettre un dédiminutif plus ancien : latpléb. **rōpica*, **roccārum* (Garnier 2012, 254).

Suffixes verbaux secondaires	Dérivés déjà latins hérités par des parlers romans	Dérivés romans innovants	Total brut	Pourcentage d'innovation
<i>-itāre</i> (-s- ^o , -t- ^o) ²⁵	36	32	68	47%
<i>-icāre</i> (-s- ^o , -t- ^o)	69	110	179	61%
<i>-īcāre</i> (-t- ^o)	4	2	6	33%
<i>-ulāre</i> (-s- ^o , -t- ^o)	14	31	45	69%
<i>-iculāre</i> (-s- ^o , -t- ^o)	1	15	16	94%
<i>-illāre</i>	5	∅	5	0%
<i>-tiāre</i>	13	59	72	82%
<i>-siāre</i>	∅	16	16	100%
<i>-ināre</i> (-s- ^o , -t- ^o)	2	4	6	66%
<i>-erāre</i>	1	1	2	50%

Tableau 1 : La prolifération des dérivés suffixaux verbaux en protoroman et en roman

2.4 Conservatisme sémantique de certains idiomes romans

Le témoignage des langues romanes peut parfois revêtir une valeur insoupçonnée quand il est affaire d'étymologiser le lexique du latin lui-même. Lat. *sagitta* s.f. 'flèche' est ancien (NÆv. +) et panroman (Delorme 2011–2014 in DÉRom s.v. */sa'gitt-a/). Aucune étymologie n'est – à ce jour – retenue pour *sagitta*, mais il faut noter le sens technique (réputé secondaire) de 'extrémité pointue d'un cep de vigne auquel on a appliqué une taille courte, courson'. Ce sens 'courson' est bien attesté chez Columelle.²⁶ Or, il se retrouve dans sard. *saítta* s.f. 'id.' (DES) et

²⁵ Par commodité, les combinaisons de suffixes sont notées ci-après par « ° » : c'est ainsi que *-icāre* (-s-^o, -t-^o) est à entendre comme *-icāre* (-s-*icāre*, -t-*icāre*).

²⁶ Sagittam rústici uocant nouissimam partem surculi, siue quia longius recessit a mātē et quasi ēmicuit atque prosiluit ; siue quia cacūmine attenuatā prædicti tēli speciem gerit (COL. 3, 17. ; 'les paysans appellent « sagitta » la jeune portion d'un sarment, soit parce que s'élançant et franchissant l'espace, elle laisse sa mère loin derrière elle, soit parce que, par sa pointe

dans esp. *saeta* (dp. 1823, DRAE₂₂).²⁷ Le sens de ‘flèche’ dérive peut-être du sens *résiduel* de ‘extrémité pointue d’un cep de vigne, courson’, qui a la forme d’une flèche selon Columelle (*prædicti tēli speciem gerit*). Le terme usuel pour ‘courson’ en latin est *re-sex* s.f., qui dérive de *re-secāre* v.tr. ‘tailler (la vigne)’. Il faut reconstruire lat. **saciō*, -īre v.tr. ‘couper, tailler’,²⁸ dont le participe parfait passif **sac-ītus* ‘coupé, taillé’ aurait été lexicalisé, au neutre, sous la forme **sacītum*, -ī ‘courson ; flèche’. Avec passage populaire au genre féminin, on aboutit à **sacīta*, d’où **sacīta*,²⁹ puis à *sagitta* (par sonorisation précoce du type de lat. *sūgō* v.tr. ‘sucer’).

2.5 Éternel retour de la sémantique

Il n’est pas rare que les parlers romans offrent l’apport de la sémantique pour l’élucidation d’un mot isolé : soit le groupe de protorom. */trin-r’k-a-re/ v.tr. ‘couper en trois parts’ (cf. fr. *trancher*), lequel est formé sur le thème du distributif *trīnī*, -æ, -a num. card. pl. ‘trois chacun, chaque fois trois’, protorom. */es-

effilée, elle ressemble à l’espèce de dard qui porte ce nom’). Chez Pline, le sens de *sagitta* est ‘marcotte sans talon, qu’on plante tordue’ : *Sagittās serere minus utile, quoniam in transferendō facile rumpitur quod intortum fuit* (PLIN. 17, 156 ; ‘il est moins avantageux de planter des flèches, parce que, en plantant, on est exposé à rompre ce qui a été tordu’).

27 Glosé par « punta del sarmiento que queda en la cepa » (‘pointe du sarment qui reste sur le cep de vigne’).

28 Vieux thème de présent issu d’un paradigme acrostatique (avec polarisation de l’accent sur la racine, et alternance vocalique) de type ind.-eur. **sók-i-* v.tr. ‘couper’, dont le thème faible **s°k-i-* (avec épenthèse), et qui se prolongerait dans une forme de la troisième conjugaison mixte : en l’espèce, lat. **saciō*, -ere v.tr. ‘couper’. Il en demeure un préverbe *dis-sic-iō* v.tr. ‘couper en deux’ (qui ne s’explique pas par †*dis-īciō*), lequel est encore attesté chez Lucrèce, et ce, en fin de vers – ce qui est souvent un gage d’archaïsme : *uis animā # discissa simul cum corpore dissiciētur* (LUCR. 3, 639 ; ‘l’âme sera partagée, fendue, et, comme le corps, tombera en deux moitiés’). Sur le simple **saciō*, **sac-ītus* v.tr. ‘trancher’, on a formé un inchoatif préverbe *dē-sc-īscō* v.intr. ‘se séparer, se détacher’ (< **dē-sic-īscō* [ˈd̪eːsɪkʰiːsɔ]). La même syncope affectait le participe parfait passif **dē-sc-ītus* (< **dē-sic-ītus*) ‘détaché’, qui a été réanalysé en *dē-sci-tus* sur une racine latine *vscī-* ‘trancher, décider’ désormais immobile. Il est anachronique de poser *sci-tus* issu d’ind.-eur. **skīH-tō-* (< **skH-i-tō-*) avec métathèse de laryngales, comme je l’avais jadis proposé (Garnier 2010, 207).

29 Par application de la *lex-littera* (abrégement d’une longue et production d’une géminée compensatoire).

k^wa'dr-a-re/³⁰ v.tr. 'couper en quartiers' (cf. fr. *équarrire* 'dépecer [un animal]') et protorom. */es-k^win't-a-re/ v.tr. 'couper en cinq, mettre en morceaux' (cf. occit. *esquintar* 'esquinter'). Selon moi, cette série est la clef de lat. *truncāre* v.tr. 'trancher', qui peut fort bien remonter à un **trun-icāre* v.tr. 'écarter ; écarteler ; équarrire', qui serait formé sur un thème de distributif **tru-nī* num. card. pl. 'quatre chacun, quatre chaque fois' (< ind.-eur. **k^wtru-nó-*), lequel est un ancêtre plausible du type refait *quaternī* [k^uǎ.tǎr.nī] (< **qua-trunī* [k^uǎ.trǎ.nī]),³¹ où *qua-* a été réinjecté d'après le cardinal *quattuor* par souci de cohésion étymologique. Il y a un reflet du thème **tru-* dans le verbe *trucidāre* v.tr. 'égorger ; massacrer' (Walde/Hofmann₃). Ce verbe haut en couleur viendrait du vocabulaire technique de la boucherie : pré-lat. **trū-kaīd-ā* s.m. 'équarrisseur' (en propre : 'celui qui découpe les carcasses de bœuf en quartiers').³² La panchronie fait système : il est plus économique de rapprocher cet étymon lat. **trun-icāre* 'équarrire' de protorom. */trin-i'k-a-re/ v.tr. 'couper en trois parts' que d'asseoir à toutes forces une parenté fort vague avec lit. *treñkti* v.tr. 'frapper violemment ; secouer ; renverser à terre' (Walde/Hofmann₃), ou bien avec protogerm. **prún̥χ-/prú̥χ* s.m. 'tronc' (reflété par vengl. *prūh* s.m. 'tombeau', visl. *pró* 'bassin creusé dans le bois ou dans la pierre et servant à recueillir l'eau pluviale').³³ Il y a quelque apparence que *truncus*, -a, -um adj. 'coupé ; tronqué ; mutilé' doive s'expliquer comme un dérivé rétrograde « départicipial » de *truncātus*, de même

30 Comme Gouvert (2014, 98–102), et contrairement à la modélisation actuellement retenue par le DÉRom, qui note */ku/ ([kw]), je pars du principe que le protoroman connaissait la labiovélaire */k^w/.

31 J'adopte ici la transcription phonétique retenue dans mon article sur la syncope en latin (Garnier 2012).

32 L'osque reflète un thème en -to- de forme **truto-* 'quatrième' (< ind.-eur. **k^wtru-tó-*), attesté dans la formule de la Tabula Bantina : *trutum. zico(lom)*. # (ST Lu1, 15) 'le quatrième jour (?)' (Untermann 2000, 771). À l'appui de cette interprétation vient le témoignage du gentilece ombrien **Truttidis* 'Truttidius' établi par Vetter (1953, 166, 230) et des gentiles d'origine dialectale *Trutelius* (< protoital. **tru-t-el-ijō-*), *Trutieus* et *Trutteius* (< protoital. **tru-tāsijō-*) qui figurent chez Solin/Salomies (1994, 191).

33 Pace Griepentrog (1995, 428), qui sépare de protogerm. **prún̥χ-/prú̥χ* s.m. 'tronc' le verbe lituanien *trenkiù*, pour poser une manière de présent à infixé nasal ind.-eur. †*tru-n-h₁-k-é/ó-* v.tr. 'trancher ; évider (un tronc)' issu d'un thème nominal **térh₁-u-/truh₁-* 'frottement ; usure' élargi par une dorsale inorganique **-k-*, et dont lat. *truncus*, -ī s.m. 'tronc' (< ind.-eur. †*trún(h₁)-k-o-*) serait en propre le déverbatif ! Il est plus simple de laisser de côté l'équation spéculaire entre lat. *truncus* et protogerm. **prún̥χ-/prú̥χ* s.m. 'tronc'. Il y a tout lieu de penser que le substantif *truncus*, -ī s.m. 'tronc' est tiré du parasynthétique inverse *dē-trunc-āre* 'décapiter ; séparer du tronc' (en fait ancien préverbe de *truncāre* pris pour un dénominal, semblant formé sur une locution *{*dē + truncus*}).

que le type *accommodus* vaut pour *accommod-ātus* ou que *magn-ific-us* recèle **magni-fic-ātus*.

2.6 Métaplasmes en roman comme en latin

2.6.1 Essor de l'allomorphe de pluriel */-era/ ~ */-ora/ en protoroman

Le phénomène d'extension des pluriels neutres en *-era/-ora* s'inscrit dans une continuité parfaite depuis le latin jusqu'aux langues romanes (Garnier à paraître b). On sait l'extension des pluriels neutres en *-ora* en latin médiéval d'Italie, donc a priori purement scripturaire. Ce type est répertorié par Meyer-Lübke (1890–1902, vol. 2, 53) : *focora* 'feux' (vs. latclass. *focī*), *fornora* 'fours' (vs. latclass. *fornī*), *nōdora* 'nœuds' (vs. latclass. *nōdī*), *prātora* 'prés' (vs. latclass. *prāta*) et *uentora* 'vents' (vs. latclass. *uentī*). Ce type de pluriels a existé dans la préhistoire immédiate du roumain ainsi que le rappelle Meyer-Lübke (1890–1902, vol. 2, 53) Dans la langue parlée, on postule un thème de pluriel **/frukt-ora/* s.n.pl. 'fruits' documenté par ait. *fruttora* (Mohl 1899, 12) ; il est possible de supposer l'existence d'un « néo-neutre » **fundus*, *-oris* s.n. 'fond' sans doute issu du pluriel **fundora*. Selon Meyer-Lübke (1890–1902, vol. 2, 20), ce doublet sigmatique tardif **fundus*, *-oris* s.n. 'fond' permet d'expliquer le verbe parasyntétique **ex-fund-or-āre* v.tr. 'jeter à terre, abattre' qui se prolonge dans it. *sfondolare* et fr. *effondrer*.

On peut ici encore surprendre le phénomène dans une perspective pan-chronique : les deux plus anciens exemples remontent au latin lui-même : le type *pondus*, *-eris* s.n. 'poids' est l'avatar d'un plus ancien **pondus*, *-ī* s.m. (< protoital. **pōnd-o-*), à preuve l'ablatif fossile *pondō* conservé dans les tours formulaires du type *aurī libra pondō* 'une livre d'or'. Le second exemple est *foedus*, *-eris* s.n. 'traité', qui représente la confluence de deux thèmes jadis concurrents : **foedus*, *-ī* (< ind.-eur. **b^hōīd^h-o-*) et **fidus*, *-eris* (< ind.-eur. **b^hēīd^h-e/os-*), reflété par le dérivé secondaire *fidus-tus* adj. 'très fidèle' (P.-FEST. 79, 26).

Dans le même esprit, je propose d'adjoindre ici deux autres pièces au dossier : lat. *pectus*, *-oris* s.n. 'toison' et *litus*, *-oris* s.n. 'rivage'. Selon moi, il faut reconstruire un ancien nom d'action masculin **pectus*, *-ūs* (< ind.-eur. **pék-tu-* 'action de peigner'), concrétisé au sens de 'toison'. La forme sous-jacente serait ainsi directement formée sur la racine **vpek-* 'peigner' et serait héritée. Un tel schéma explicatif est bien supérieur au postulat d'un déverbatif en **-e/os-* sur le

thème de présent *pect-ō* v.tr. ‘peigner’ (< ind.-eur. **pétk̑-e/o-*),³⁴ car une telle formation serait *sui generis* en latin. Il en va de même pour *litus*, -oris s.n., qui s’expliquerait fort bien si l’on partait d’un plus ancien masculin **litus*, -ūs (< ind.-eur. **liH-tú-*) formé sur la racine **√leiH-* ‘verser, pleuvoir’ (cf. got. *leiþu* s.n. ‘vin’).

2.6.2 Changement de suffixe de type -*ātus* → -*ūtus*

Selon moi (Garnier à paraître b), les formes de participe passé passif du type **dē-gulūtus* ‘englouti, avalé’ pourraient refléter une formation populaire **dē-gulāu-itus* [dē.gə.lāu.ɪ.tũ] réalignée sur le thème de parfait **dē-gulāu-ī* [dē.gə.lā.ɪ] ‘(j’)ai englouti’, comme l’on a lattard. *tul-itus* ‘porté’ (sur *tul-ī*) et *uīx-utus* ‘qui a vécu’ (sur *uīx-ī*) cités par Adams (2003, 736). Ce prototype **dē-gulāu-itus* connaît ensuite un traitement par réduction vocalique, après abrégement de la « néo-diphtongue » longue *-āu- en syllabe fermée, soit **dē-gulāu-itus* [dē.gə.lā.ɪ.tũ] > **dē-gulāu-tus* [dē.gə.lā.ɪ.tũ] > **dē-gulāu-tus* [dē.gə.lā.ɪ.tũ] > **dē-gulūt-tus* [dē.gə.lā.ɪ.tũ] qui se syncopait en **dē-glūt-tus* [dē.gə.lā.ɪ.tũ], d’où le dénominatif *dē-glūt-īre* v.tr. ‘avalé’. On doit expliquer lat. *uolucris*, -is s.f. ‘oiseau ; volatile’ (< **uolūcris* < **uolūclis*) par la réduction de **uolūt-ilis* formé sur **uolūtus*, -ūs s.m. ‘capacité à voler’. Le verbe *uolāre* v.intr. ‘voler’ devait avoir une flexion ‘souterraine’ de type *{*uolāu-ī*, **uolūt-tum*}.

2.6.3 Neutres féminisés (dès le latin archaïque)

Le phénomène est fort précoce. Campanile (2008, 350) en produit maints exemples : *armenta*, -æ s.f. ‘troupeau’ (Enn. fr. 26, W), *cæmenta*, -æ s.f. ‘ciment’ (Enn. fr. 397, W), *labea*, -æ s.f. ‘lèvre’ (Pl. St. 721), *lānitia*, -æ s.f. ‘lainage’ (Lab. 67), *menda*, -æ s.f. ‘défaut’ (Lucil. 1185, W), *ostrea*, -æ s.f. ‘huître’ (Pl. Rud. 297), *rāmenta*, -æ s.f. ‘raclure’ (Pl. Rud. 1016), et *balneæ*, -ārum s.f.pl. ‘bains’ (Cic. Cæl. 98 : *balneæ Seniæ* ‘les bains de Senia’). Noter encore *lāmentæ*, -ārum s.f.pl. ‘lamentations’ (Pac. Tr. 173, W : *lāmentās* [acc. pl.]). L’amorce du système a sans doute été l’accusatif pluriel neutre en -a recaractérisé en -ās.

³⁴ Sur la foi de tokh. comm. **pātk-* v.tr. ‘peigner, tondre’ (< ind.-eur. **petk̑-*), on peut admettre que la racine ind.-eur. **pek̑-* ‘arracher’ était primitivement aoristique, et qu’elle formait un présent à redoublement **pétk̑-e/o-* (< **pé-pk̑-*) ‘arracher encore et encore ; tondre’ (Pinault 2002, 137–141).

2.6.4 Précocité de la vélarisation de *CVlC- en latin

Il ya une graphie *cauculus* assez fréquente pour *calculus* dans les gloses tardives selon Meyer-Lübke (1904–1906, 475). C'est la vélarisation de type {*CVlC- > CVɥC-} qui annonce fr. *aube* (< protorom. */'alb-a/). Le dérivé tardif *caup-ulus*, -ī s.m. 'barque' et son diminutif *caup-illus* (Isid. 19, 1, 25) se rattachent à lat. *calpar* n.n. 'broc, cruche à vin'. On sait le rapport sémantique entre les signifiés 'vase' et 'vaisseau' (ainsi gr. σκάφος s.n. 'barque' vs. σκαφίς s.f. 'coupe'). Ce sont des emprunts à grtard. κάλλη s.f. 'vase' (cf. grec homérique κάλλις). Il faut ici poser une vocalisation du *l* vélaire, soit *caup-ulus* [kǎɥ.pə.ɥũ] issu de **calp-ulus* [kǎɥ.pə.ɥũ]. Contrairement à ce que pense Biville (1990, 343), le phénomène n'est ni unique, ni tardif : à preuve le dérivé secondaire *caup-ō*, -ōn-is s.m. 'cabaretier' apparenté à *calpar* 'cruche à vin', et qui reflète latstand. **calp-ō*. Noter le type – déjà cicéronien ! – *cōpō* [kǒ.pō] 'id.', avatar plébéen de *caupō* [kǎɥ.pō] issu de **calp-ō* [kǎɥ.pō].

2.6.5 Formes archaïques en roman

Esp. *cansado* adj. 'fatigué' reflète un étymon */kamp'sat-u/ adj. 'plié (de fatigue)', qui est du protoroman d'époque républicaine : lat. *camp̄sāre* (< gr. κάμψαι) ne survit pas à Ennius. J'ai déjà évoqué cat. *cova* s.f. 'caverne', esp. *cueva* 'id.' (< latarch. **coṽa*) et port. *covo* adj. 'creux' (< latarch. **coṽus* 'cauus') cités par Meyer-Lübke (1890–1902, vol. 1, 231 § 274).

2.6.6 Le phonostyle bas en latin

L'examen du lexique latin fait apparaître la coexistence d'idiomes parallèles, possédant chacun leur histoire sémantique propre. Soit le type (plébéen) *cōleus*, -ī s.m. 'couille' et son correspondant patricien *cūleus/culleus* s.m. 'sac de cuir', qui sont clairement apparentés. On partira d'un latarch. **ex-coṽd-ere* v.tr. 'ôter (le cuir d'un animal) ; retirer (l'écorce d'un arbre) ; couper (la queue d'un fruit)'. Il en résulte un double jeu de formes (cf. tableau 2 ci-contre) :

Formes « plébéiennes »	Formes « patriciennes »
* <i>ex-cōd-ere</i> v.tr. 'trancher, couper'	<i>ex-cūd-ere</i> v.tr. *'trancher, couper'
déverbatif <i>cōd-a</i> s.f. 'queue'	<i>caud-a</i> s.f. [forme plébéienne hypercorrigée]
diminutif <i>cōd-ula</i> s.f. 'petite queue'	<i>caud-ula</i> s.f. [forme plébéienne hypercorrigée]
quasi-participe * <i>cōd-ulus</i> s.m. 'cuir'	quasi-participe * <i>cūd-ulus</i> s.m. 'cuir'
dérivé secondaire * <i>cōdul-eus</i> s.m. 'sac de cuir' [forme syncopée <i>cōlēi</i> s.m.pl. 'sacoches ; couilles']	dérivé secondaire * <i>cūdul-eus</i> s.m. 'sac de cuir' [formes syncopées <i>cūleus/culleus</i> s.m. 'sac']
fréquentatif * <i>ex-cōd-icāre</i> v.tr. 'retirer (l'écorce)'	fréquentatif * <i>ex-cūd-icāre</i> v.tr. 'biner (le sol)'
Postverbal <i>cōd-ex, -ic-is</i> s.m. 'poteau' ³⁵ (litt. : 'tronc auquel on a retiré l'écorce') [d'où latpatr. <i>caudex</i> s.m. 'souche ; tronc']	déverbatif * <i>ex-cūd-ic-ium</i> s.n. « binette » (litt. : 'action de retourner la terre') [forme altérée <i>s-cūd-ic-ia</i> s.f. 'binette']

Tableau 2 : Le double jeu de formes « plébéiennes » et « patriciennes »

2.7 Le traitement précoce *ex-* → *s-*

Le traitement par simplification de **eks-C-* en **es-C-* était phonétique, ainsi qu'il appert du prénom *Sestius* (< **Sextius*) et du nom de lieu *Esquilinus* (< **Ex-quil-inus*). La graphie *ex-* devant consonne qu'on relève dans le latin soigné est donc purement orthographique : elle représente un nivellement de l'allo-morphie [es-C] : [eks-V] (cf. Baiwir 2013). On sait qu'à basse époque, le préverbe **es-* est parfois réanalysé comme une prothèse vocalique induite.³⁶ Ce phénomène est documenté par le latin scripturaire tardif *spectēmus* valant *expectēmus*

³⁵ Noter le dérivé secondaire *caudic-ārius* adj. 'fait de troncs d'arbre' dans la glose *caudicāriæ nāuēs ex tabulis grossiōribus factæ* (P.-FEST. 40, 13 L. ; 'bateaux ou radeaux grossièrement construits').

³⁶ Soit le type de latpléb. **espēs* [ès.pēs] pour *spēs* [spēs] s.f. 'espoir'. Selon Nicolas (2012, 796), qui s'interroge sur la réalité articulatoire du latin parlé par Isidore de Séville, dont certaines étymologies paronymiques nous demeurent incompréhensibles, sauf à poser une voyelle prothétique non attestée, on doit supposer une prononciation de type *spēs* [es.pēs] s.f. 'espoir' qu'Isidore de Séville glose par *est pes* [es.pēs] en écrivant *spēs uocāta quod sit pes progrediendi, quasi « est pes »* ('l'espoir [spēs] tire son nom de ce que le pied puisse avancer, comme si l'on disait *est pes*').

[ɛ̃s.pək.té.mũ] ‘attendons !’ (Sampson 2010, 57). Le traitement **ex-C > *es-C → *s-C* avec aphérèse hypercorrecte s’observe en roman : c’est it. *scorrere* (< protorom. **/es-’korr-e-/*, cf. lat. *ex-currere*). Le postulat d’un tel phénomène en latin même permet d’élucider lat. *scurra*, -æ s.m. ‘éclaireur’ (< **ex-curr-a*), qui est synonyme du terme classique *ex-cursor* s.m. ‘éclaireur’. Il faut noter le doublet *scurrō*, -ōn-is s.m. ‘éclaireur’ (< **ex-curr-ō*). Le *Paradebeispiel* de ce traitement par aphérèse est lat. *spatium* s.n. ‘espace’ (< **es-patium*), qui reflète un protorom. **/es-’pati-o/* v.intr. ‘se déployer’ (= latclass. **ex-pateō*), avec l’accent sur la racine et non sur le préverbe, ce qui explique l’absence d’apophonie – autre trait populaire (Garnier 2014, 212–213).

3 De quelques étyma romans problématiques

Comme on peut le voir aux quelques faits qui précèdent, l’étude du latin dans sa variation maximale et dans sa directionnalité souterraine permet de franchir la ligne de crête des faits romans : protorom. **/’butti-a/* s.f. ‘tonneau’, protorom. **/krak’k-a-re/* v.tr. ‘cracher ; crachoter’, protorom. **/’retik-a/* s.f. ‘tamis’, protorom. **/’rōkk-a/* s.f. ‘roche’ et protorom. **/tok’k-a-re/* v.tr. ‘toucher’ sont ici rattachés au latin lui-même, au lieu qu’on y voit d’ordinaire l’effet d’une sorte de génération spontanée, et en partie onomatopéique (ainsi pour **/krak’k-a-re/* et **/tok’k-a-re/*). Partant, il devient loisible de repenser la *rupture* comme une *continuité dans la variation*, et d’en finir avec le mythe du latin « vulgaire », qui se voit assimilé au latin scripturaire tardif. Je propose ci-après seize étyma protoromans problématiques, car réputés d’émergence romane : **/an’d-a-re/* v.intr. ‘aller’ et **/al’l-a-re/* ‘id.’ (3.1), **/ar’tik-a/* s.f. ‘terre défrichée, essart’ (3.2), **/’butti-a/* s.f. ‘tonneau’ et son dérivé diminutif **/but’ti-kl-a/* s.f. ‘bouteille’ (3.3), **/(es-)krak’k-a-re/* ‘crachoter’ (3.4), **/es-’tūlt-u/* adj. ‘orgueilleux ; sot’ (3.5), **/’gūrg-u/* s.m. ‘tourbillon’ (3.6), **/īm-pat’ti-a-re/* v.tr. ‘empêcher’ et son postverbal **/’patt-a/* s.f. ‘patte’ (3.7), **/īm-’kud-ine/* s.f. ‘enclume’ (3.8), **/ka’βall-u/* s.m. ‘cheval’ (3.9), **/kal’f-a-re/* v.tr. ‘chauffer’ (3.10), **/’klass-u/* s.n. ‘appel ; rassemblement ; sonnerie ; glas’ (3.11), **/’retik-a* s.f. ‘tamis’ (3.12), **/’rōkk-a/* s.f. ‘roche’ (3.13), **/ti’mon-e/* s.m. ‘timon’ (3.14), **/tok’k-a-re/* ‘toucher’ (3.15) et **/’turt-a/* s.f. ‘tourte’ (3.16).

3.1 Protorom. */an'd-a-re/ v.intr. ‘aller’ et */al'l-a-re/ ‘id.’

Protorom. régional et tardif de la Gallia */al'l-a-re/ v.intr. ‘aller ; marcher au pas’ (La Chaussée 1977, 182), qui évince latclass. *īre*, refléterait, selon moi, latpléb. **allāre* v.intr. ‘marcher, déambuler, aller sans but’ (< **anlāre* < **amblāre* < *ambulāre*). Le parfait latclass. *ambulāui* (prononcé **amblāui*) serait devenu une forme déterminée et téléque **amblāi* > **anlāi* > **allāi* (fr. *allai*). Ainsi que je l’ai proposé (Garnier 2012, 254–255), il faut supposer en latin même une situation d’allomorphisme associant une forme pleine **ambulat* [ám.bə.lăt] ‘(il) va’ (et non ‘[il] erre’) à une forme syncopée de type **allāmus* [al.lā.mũ] ‘(nous) allons’ qui reflète régulièrement **anlāmus* issu de **amblāmus* [am.b(ə).lā.mũ]³⁷ (< *ambulāmus* [ˌu ˌu ˌu]).³⁸

3.2 Protorom. */ar'tik-a/ s.f. ‘terre défrichée, essart’

Selon Schuchardt, que critique Meyer-Lübke in REW₃ s.v. **artica*,³⁹ ce substantif doit être le postverbal d’un fréquentatif non attesté **ex-(s)artīcāre* v.tr. ‘défricher’ (diminutif d’un fréquentatif **ex-[s]artāre* formé sur lat. **ex-[s]ariō*), avec fausse coupe du préverbe *ex-* et absence d’apophonie. Le participe parfait *exartum* (graphie assurée par le TLL) de ce verbe populaire **exarīre* (pour **ex-sarīre*) v.tr. ‘défricher’ donne fr. *essart* s.m. ‘action de déboiser une terre pour la mettre en culture’ (rare en ce sens selon le TLF), et qui est volontiers concrétisé au sens de ‘terre déboisée et défrichée’. Il faut signaler l’existence d’une telle formation en pays volsque (dans le Latium), avec le terme énigmatique *esaristrom* dans l’inscription de Velitræ, qui date du 3^e siècle avant notre ère (ST VM2 = Vetter 1953, 222). Ce lexème a fait couler beaucoup d’encre : il faut sans doute le seg-

37 La simplification de **mb*- en **nl*- serait du même type que celle de **mpt*- (*temptāre*) en **nt*- (*tentāre*).

38 Dans le même esprit, même si la chose est nettement plus spéculative, il est tentant de poser un étymon populaire **ambitat* [ám.bə.tăt] ‘(il) fait un tour ; (il) déambule’ qui serait en propre le fréquentatif du verbe *ambīre* ‘aller à l’entour’. En termes de chronologie relative, il faut avancer la date du 4^e siècle après Jésus-Christ pour admettre une lénition de type **ambida* [ám.bə.dā] ‘(il) va’ qui permette de reconstruire une forme syncopée **andāmus* [an.dā.mũ] ‘(nous) allons’ (< **ambdāmus* [amb(ə).dā.mũ]).

39 Meyer-Lübke y voit un mot gaulois, apparenté à moyen gallois *aredig* v.tr. « labourer », ce qui est en l’air. Il faut ici mentionner l’ample étude de Chambon (1988) in FEW 25, 387b–390b, *ARTIKA ‘défrichement’. L’auteur objecte que « la distribution géographique (Sud-Ouest – cat. – arag. et Wallonie, avec solution compète de continuité) ne dessine guère la configuration d’un mot gaulois » (loc. cit., 388).

menter en **eh-sar-i-strom* s.n. ‘action de sarcler, sarclage’, comme le propose Martzloff (2006, 627),⁴⁰ qui rapproche, à bon droit, dans la même ligne de l’inscription, le terme *uelestrom* s.n. ‘arrachage’ (cf. lat. *uellō* v.tr. ‘arracher’).⁴¹

3.3 Protorom. **/'butti-a/* s.f. ‘tonneau’ et **/but'ti-kl-a/* s.f. ‘bouteille’

Il s’agit là de termes tenus pour obscurs et d’émergence romane. La piste d’un emprunt au grec est en l’air (*pace* Beekes 2010, 233), car les attestations de gr. *βοῦτις/βοῦρτις* s.f. ‘vase conique’ sont relevées chez Héron d’Alexandrie, lequel fut contemporain de Pline (* 23 – † 79 apr. J.-Chr.), et aussi un génial concepteur de machines hydrauliques. Ce dernier vivait sous administration romaine : il est fort possible que le terme non standard **buttis/*būtis* ou **būta* (cf. gr. *βοῦτη*) ait été emprunté par l’ingénieur grec au parler de tous les jours des troupes romaines d’Alexandrie. Selon moi, il faut ici partir du verbe *im-bibere* v.tr. ‘boire ; absorber’, qui était doté d’un participe parfait populaire **imbibūtus* ‘imbibé’ réaligné sur un parfait également populaire **im-b-ib-uī*. Par le jeu des lois de limitation rythmique (Garnier 2012), la forme **imbibūtus* [ˌɪm bɪˈbuːtʊs] se réduisait par syncope à *imbūtus* : or, le participe *imbūtus* est plus anciennement attesté que l’infectum *imbuō* (Weiss 2010, 198),⁴² qui doit être un dérivé verbal inverse participial, à la manière du tardif *prostrāre* qui est rétroformé sur *prostrātus* (de *pro-sternere*). On notera de sucroît la graphie *ĩmbuō*, qui est assez répandue selon le TLL. Le participe lexicalisé **/im-'but-u/* s.n. ‘entonnoir’ se prolonge dans it. *imbuto*, occit. *embut*, cat. *embut*, esp. *embudo* et port. *embude* (REW₃ s.v. **imbūtum*). Il faut ici poser des dénominatifs vernaculaires **imbūtat*, **imbuttāre*

⁴⁰ Analyse admise par Machajdíkóvá (2012, 27 n. 110). Il s’agit en propre de l’arrachage illicite d’un rameau dans un bois sacré. La traduction des deux premières lignes est la suivante, selon Martzloff (2006, 629) : *deue* : *declune* : *statom* / *sepis* : *atahus* : *pis* : *uelestrom* # *fačia* : *esaristrom* : *se* : *bim* : *asif* : *uesclis* : *uīnu* : *arpatitu* (‘décret relatif à la déesse Decluna. Si quelqu’un a emporté secrètement [du bois], que cette personne procède à un arrachage, soit qu’il s’agisse d’un élagage, il devra mettre à disposition un bœuf, et de l’argent pour les vases et pour le vin’).

⁴¹ On ne peut plus suivre Vetter (1953, 156), qui voit dans *uelestrom* l’accusatif adverbial d’un mot formé sur la racine italique **uel-* ‘vouloir’ (au sens de lat. *arbitrium*), et qui fait de *esaristrom* un synonyme de lat. *piāculum* s.n. ‘cérémonie d’expiation’.

⁴² Ce dernier pose pour *imbūtus* un étymon ind.-eur. **ten-dʰu₁-u-h₁-tó-* totalement anachronique (comparable, *mutatis mutandis*, au verbe *in-ficiō* v.tr. ‘plonger ; teinter’). Meiser (2003, 236) en fait le dénominatif d’un terme **imbus* (< **ḡbʰ-ú-*), qu’il rapproche de lat. *imber* s.m. ‘pluie’ (< **ḡbʰ-rí-*), ce qui est la doctrine ancienne (Walde/Hofmanns).

(< *imbūtāre) et *imbūtīt, *imbuttīre (< *imbūtīre) v.tr. ‘verser dans l’entonnoir, verser (le vin) dans un récipient de forme conique’, réanalysés comme des verbes secondaires reposant sur une locution fictive {in + *būtītis}. C’est la clef du type */butti-a/ s.f. ‘récipient ; tonneau’ (cf. roum. *bute*, it. *botte* etc., REW₃ s.v. *būtītis*) et */but’ti-kl-a/ s.f. ‘bouteille’ (REW₃ s.v. *būtīcula*).

3.4 Protorom. */es-'krakk-a-re/ v.tr. ‘(re)cracher, vomir’

Il existe un verbe protorom. */krak'k-a-re/ v.tr. ‘cracher’ que Meyer-Lübke in REW₃ s.v. *krak* tente d’expliquer par une onomatopée. Une forme dissimilée */rak'k-a-re/, avec disparition de la première vélaire – soit une dissimilation de type *k—k > Ø—k (sur laquelle cf. ci-dessous 3.12), se reconstruit sur la base d’it. dial. *racá* v.tr. ‘vomir’, afr. *rachier* ‘cracher’, pic. *raquer*, occit. *racar* ‘recracher ; vomir’ (REW₃ s.v. *rak-* ; von Wartburg 1960 in FEW 10, 35a-37b, RAKK- ; TLF) ainsi que, indirectement, sard. *rakka* s.m. ‘râle de mourant’ (DES 2, 332 : ‘rantolo del moribondo’).

Il y a un préverbe protorom. */es-'krakk-a-re/ qui est reflété entre autres par it. *scracchiare* v.tr. ‘cracher’,⁴³ afr. *escrachier* ‘id.’ et occit. *escracar* ‘id.’ (REW₃ s.v. *krak*) et qui signifie en propre ‘cracher après s’être raclé la gorge’ – encore un verbe onomatopéique selon la doctrine reçue (DELI₂).

C’est le type même de la démiurgie lexicale qu’on attribue volontiers au protoroman : il n’en est rien. Ce groupe se rattache au verbe plautinien *screāre* v.tr. ‘cracher, expectorer’. Le point de départ est le verbe classique *ex-cernere*, *ex-crē-uī*, *ex-crē-tum* s.v. ‘séparer ; rendre par évacuation’ (CELS. 2, 8, 12).⁴⁴ Dans la langue parlée, un fréquentatif de type **ex-crētāre* v.tr. ‘expectorer’ devait aboutir à **escrētāre* (en vertu de la loi décrite ci-dessus 2.10), d’où **scrētāre*. Le nom d’action **scrētātus*, -ūs s.m. ‘expectoration’ (d’où ‘crachat’) se dissimilait en *screātus* avec la dissimilation *t—t > Ø—t qui s’observe dans *creātus* adj. ‘créé’ (< **crē.ātus* < **crētātus*, sur *crēscō*, *crētum*, fréquentatif **crētāre*) ou dans *meātus*, -ūs s.m. ‘passage’ qui reflète un ancien **miātus* (< **m-tā-tus*) jadis apparenté à *trāmēs*, -it-is s.m. ‘chemin de traverse’ (< **trans-mi-t*) et *sēmīta* s.f. ‘id.’ (< **sē-mi-ta*). Le verbe *screāre* v.tr. ‘cracher’ est donc réaligné sur le participe *screātus*, -a, -um ‘craché, expectoré’.

Ce verbe fort populaire *screāre* *‘déféquer’ et ‘expectorer’ (< *‘faire sortir’) a deux postverbaux : le dépréverbe *crea*, -æ s.f. ‘excréments’ (CGL 5, 595 : *crea* :

⁴³ Parfois *scgracchiare* avec une anaptyxe (épenhèse).

⁴⁴ Noter en outre la locution *excrementum nāris* ‘morve’.

stercora) et le neutre *screa*, -ōrum s.n.spl. ‘crachats’.⁴⁵ Selon moi, protorom. */es-‘krakk-a-re/ reflète un fréquentatif populaire **es-creāt-icāre* donnant **es-crātīcāre* par synizèse, d’où **es-craccāre* par syncope, et enfin **es-krakkāre* vs. dépréverbé **krakkāre* (sporadiquement **rakkāre*).

3.5 Protorom. */es-‘tult-u/ adj. ‘orgueilleux ; sot’

Selon moi (Garnier 2014, 213), le terme *stultus* ‘sot’ (NÆV. +) n’a rien à faire avec gr. στόλος s.m. ‘proue’ comme se le figurait Walde (in Walde/Hofmann₃), non plus qu’avec lat. *stolō* s.m. ‘surgeon’ (pace Ernout/Meillet₆₅₅). Le témoignage des parlers romans est fondamental : afr. *estout* adj. signifie ‘hautain, fier, orgueilleux’ (d’où all. *stolz* adj. ‘fier’). Noter que *estout* se rend par ‘insensé’ quand il se dit d’une chose. Il en va de même en latin : *stulta arrogantia* (CÆS.) ‘folle présomption’ et *stolida fidūcia* ‘confiance aveugle’ (LIV.). Lat. *stultus* adj. ‘sot’ reflète protorom. */es-‘tult-u/ adj. ‘fier ; arrogant’ (< **ex-toll-itus*), avec *ex-* > *-es* > *-s* (cf. ci-dessus 2.10). Ce type **ex-toll-itus* renouvelle l’allomorphisme du latin classique *ex-toll-ō* : *ē-lā-tus* ‘soulever’. Noter par ailleurs l’adverbe *ēlātē* ‘avec arrogance’ (GELL.).

3.6 Protorom. */‘gurg-u/ s.f. ‘gouffre’ et */‘gurg-a/ s.f. ‘id.’

Occit. *gorga* s.f. ‘mare ; réservoir ; gouttière de toit ; gorge de montagne ; fontaine ; source’ (Alibert 1966 ; cf. REW₃ s.v. s.v. **gūr̥ga*) est associé à un masculin *gorg* ‘gouffre ; abîme d’eau dans une rivière ; cuvette ; réservoir de jardin’ (Alibert 1966 ; < protorom. */‘gurg-u/, cf. REW₃ s.v. **gūr̥gus*). On explique d’ordinaire protorom. */‘gurg-a/ s.f. ‘gouffre ; gorge’ comme le postverbal d’un « fréquentatif » analogique et de date protoromane **in-gurgāre* v.tr. ‘ingurgiter’

45 FEST. 448, 4-8 : Scruptæ dicebantur nugatoriæ ac despiciendæ mulieres, ut ait tūnust, ab [h]is quæ screa idem appellabant, id est quæ quis excreare solet, quatenus id faciendo se purgaret (‘le nom de « scraptæ » [‘crachures’] était donné aux femmes débauchées et méprisables. Ce mot équivaut à « screa » [‘glaires ; crachats’], c’est à dire ce qu’on recrache après s’être raclé la gorge pour se purifier). On doit aussi poser lat. **screāta*, -æ s.f. ‘crachure’ (avec synizèse : **scrāta*), reflété par le terme plautinien *scratta* s.f. ‘femme de rien, (vile) prostituée’ (graphie *scarta* d’après *scortum* ‘peau’ – désignation métaphorique de la prostituée). La graphie *scrapta* (FEST. 448, 4) est un contrepel – le groupe -pt- se réalisant sans doute [-tt-] à son époque. Le latin médiéval nous conserve une glose *scrattæ* : φθισικοί ‘malades atteints de phtisie’ (Ferri 2012, 760), c’est-à-dire que **scratta* désigne en ce cas la quinte de toux qui fait cracher (litt. : ‘avoir la *crache’).

rétroformé sur le parasyntétique lat. *in-gurg-it-āre* v.tr. ‘mettre dans son gosier (*gurgēs*)’. Or, les faits sont inverses : sur protoital. **gʷór-^ugor-o-* s.m. ‘gosier ; gouffre’ (< ind.-eur. **gʷór-^ugorh₃-ó-*),⁴⁶ cognat de véd. *gárgara-* s.m. ‘tourbillon d’eau’, on a dû former un dérivé protoital. **éη-gʷór-^ugor-ā-īe/o-* v.tr. ‘mettre dans son gosier, engloutir ; engouffrer’. Ce dernier aboutissait à lat. **ingurgurāre*, qui se simplifiait par troncation en **ingurgāre*.⁴⁷ Partant, les langues romanes pourraient indirectement refléter le verbe primaire lat. **ingurgāre* (protorom. */*ingur'g-a-re*/), qui est la source des postverbaux */*'gurg-a/* s.f. ‘gouffre ; gorge’ et */*'gurg-u/*. Ce serait là un cas de figure où le lexique roman continue du latin non standard, mais plus archaïque : en propre, lat. *gurgēs*, *-it-is* s.m. ‘tourbillon d’eau ; gouffre ; *gosier’ est le postverbal athématique du fréquentatif *ingurg-it-āre* v.tr. ‘engloutir’. J’ai déjà mentionné fr. *huis* ‘porte’ (< */*'usti-u/* [*'ustj-u/*] s.n. < protoital. **óusti^uiom*), qui aurait été noté **üstium* par la tradition scripturaire, si elle ne lui avait préféré la forme populaire *ōstium*.

3.7 Protorom. */*im-pat'ti-a-re/* v.tr. ‘empêcher’ et */*'patt-a/* s.f. ‘patte’

C’est de façon surprenante que protorom. */*'patt-a/* est qualifié par Meyer-Lübke in REW₃ s.v. **patta* de *Schallwort* : on ne voit pas comment la désignation de la patte d’un animal pourrait reposer sur une quelconque onomatopée. Rice (1931, 261) reconstruit un verbe protorom. */*im-pat'ti-a-re/* v.tr. ‘empêcher ; embarrasser ; entraver’ sur la foi d’it. *impacciare* v.tr. ‘empêcher’, occit. *empa-char* ‘id.’, cat. *empaïtar* ‘poursuivre’ et esp. *empachar* ‘donner une indigestion (à)’ (qui ne sauraient remonter à protorom. */*im-ped-r'k-a-re/*). Selon moi, la désignation de la patte d’un animal en protoroman doit être le postverbal de ce verbe */*im-pat'ti-a-re/* v.tr. ‘entraver ; prendre au piège’ (compris comme ‘bloquer la patte, entraver’). Il faut partir de lat. *impingere*, *impāctum* v.tr. ‘enfoncer, ficher’, qui se disait des entraves, ainsi qu’il appert du tour plautinien *compedēs impingere (alicui)* ‘faire poser des entraves (à qn)’.⁴⁸ En latin même, il existait un fréquentatif **impāctāre*/**impāctiāre* (*compedēs*) v.tr. ‘mettre (des fers) aux pieds

⁴⁶ Reflété indirectement par le dérivé secondaire lat. *gurguliō*, *-ōn-is* s.m. ‘gosier, gorge ; trachée-artère’, qui est le produit d’une dissimilation pour **gurgur-iō* (le maintien du *g-* initial est analogue de *ingurgitāre*).

⁴⁷ De même que le lexème long **corp[or]-ulentus* se réduit à *corpulentus* adj. ‘corpulent’.

⁴⁸ Attesté au passif personnel dans une infinitive : *Iubēte huic crassās compedēs impingiēr* (PL. Cap. 734 ; ‘ordonnez qu’on lui fasse poser de grosses entraves !’).

(à qn), entraver’, d’où procède, avec un traitement dialectal de **-kt-* en *-tt-*,⁴⁹ un verbe **impāttāre/*impāttiāre* ‘entraver, prendre (la patte) au piège’, avec ellipse du complément verbal. C’est en protoroman qu’on y a cru voir un parasyntétique formé sur le nom de la patte.

3.8 Protorom. **/in-'kud-ine/* s.f. ‘enclume’

Les déverbaux féminins en **-on-* connaissaient sans doute des faits d’allomorphisme intra-paradigmatique. Soit lat. *in-cūs*, *-ūd-is* s.f. ‘enclume’ sur **in-cūd-ō* v.tr. ‘taper (sur)’. On peut ramener à l’unité les faits latins (radical nu *incūd-*) et romans (protorom. **/in-'kud-ine/*, cf. REW₃ s.v. *incūs*, *incūde/incūdīne/*incūgīne*), en posant une troncation rythmique de type *incūd-ibus* abl. pl. < **incūd-in-ibus*. Le lexème de départ pourrait avoir été un déverbal **in-cūd-ō*, *-inis* s.f. ‘enclume’. On posera, pour le protoroman, un changement **/in-'kud-ine/* → **/in-'kum-ine/* (que von Wartburg 1944 in FEW 2, 1092b, CONSUETUDO explique comme le résultat d’une assimilation, puis d’une dissimilation), comme il s’observe dans protorom. **/kon-'stud-ine/* → **/kon-'stum-ine/* s.f. ‘coutume’.

3.9 Protorom. **/ka'βall-u/* s.m. ‘cheval’

Protorom. **/ka'βall-u/* s.m. ‘cheval’ (cf. Cano González 2009–2014 in DÉRom s.v.) représente un terme particulièrement obscur. Il faut sans doute ici partir d’un nom d’espèce : on sait la réputation du cheval de Campagne.⁵⁰ Il est loisible de supposer un diminutif populaire **campān-ulus*. Du fait de la loi de limitation rythmique, la forme se syncopait en **campānlus*, d’où – par assimilation – procède ainsi **campāllus*.⁵¹ Une sonorisation précoce et dialectale donnait **cambāllus*. L’amuissement populaire de la nasale implosive (cf. *viidiis* ‘uendis’ à Pompéi, Väänänen 1966, 67) produisait *cabāllus*, désormais un terme générique pour le cheval.

⁴⁹ On sait qu’à Préneste, **-kt-* s’assimilait à *-tt-* (Ernout 1909, 165–166). À preuve, le terme technique *fitilla* s.f. (< **fitt-illa*) ‘bouillie pour les sacrifices’, qui reflète **fittus* ‘pétri’ équivalant à latstand. *fictus*.

⁵⁰ À preuve l’hexamètre de Lucilius (LUCIL. d. GELL. I, 16) : *Campānus sonipēs succussor nullu(s) sequētur* ‘nul coursier de Campanie au sabot sonore ne le suivra’.

⁵¹ Soit le type *uīllum* s.n. ‘petit vin, piquette’ (TÉR.).

3.10 Protorom. */kal'f-a-re/ v.tr. 'chauffer'

Balles (2006, 205 n. 325), explique protorom. */kal'f-a-re/ v.tr. 'chauffer' à partir d'un participe parfait passif du latin tardif †*calfātus* 'chauffé' issu de **calfactus* (< **cale-factus*), ce qui est *ad hoc*. En réalité, il faut supposer l'existence d'un causatif */kalf-r'k-a-re/ v.tr. 'rendre chaud', sur lequel l'on a rétroformé un simple */kal'f-a-re/, par analogie avec la classe des dérivés verbaux secondaires de type protorom. */full-r'k-a-re/ (REW₃ s.v. **fullicāre*) vs. **fullāre* 'fouler', ou protorom. */lim-r'k-a-re/ (REW₃ s.v. **limicāre*) vs. **limāre* 'limer'. Bel exemple de directionnalité inverse en protoroman.

3.11 Protorom. */'klass-u/ s.n. 'appel'

Selon Meyer-Lübke, protorom. */kon-klas's-a-re/ v.tr. 'appeler ; convoquer' (REW₃ s.v. **conclassāre*) produit un postverbal */'klass-u/ s.n. 'appel ; alarme ; sonnerie du glas' (REW₃ s.v. **classum*) reflété par it. *chiasso*, occit. *clas* et fr. *glas*. Il faut en rapprocher le terme classique *classis*, -is s.f. 'appel ; enrôlement', qui est un postverbal de **con-classiāre* v.tr. 'convoquer (le peuple)'. Protorom. */kon-klas's-a-re/ reflète un fréquentatif non attesté lat. **con-clātitat*, **con-classāre* (< **con-clātītāre*) forgé sur **con-clātus* (< **con-culātus* 'convoqué à l'appel'). Le verbe sous-jacent **con-culāre* est affilié à l'archaïque *calāre* v.tr. 'proclamer' (< ind.-eur. **k̑h₁-je/o-*). Sur ce **con-culāre* (< **con-calāre*) on forge *concilium* s.n. 'assemblée' (< **con-cal-ium*). Il faut s'aviser que lat. *classis* requiert un **conclassiāre* plus « populaire » que ne l'est l'étymon **conclassāre* supposé par les faits romans. Il convient de partir d'un nom d'action **con-clāt-itium* s.n. 'convoque du peuple', dont le dénominatif **con-clātiti-āre* a produit **con-classi-āre* et dont le thème **classi-* a été extrait par dérivation inverse : il n'est guère expédient de poser un étymon ind.-eur. †*k̑h₁-d^hh₁-tí-* comme je m'y étais à tort aventuré (Garnier 2010, 193).

3.12 Protorom. */'retik-a/ s.f. 'tamis'

L'étymon protorom. */'retik-a/ s.f. 'tamis' (REW₃ s.v. **rētīca*), qui est reflété par wall. *rèdje* s.m. 'instrument pour passer le grain, crible' (Sciur 1893, 264), pré-suppose l'existence d'un verbe protorom. */reti'k-a-re/ v.tr. 'cribler' dont il doit être le postverbal. Ce verbe */reti'k-a-re/ 'cribler' repose sur une forme dissimulée populaire (< **crēt-icāre*). Cette forme **crēt-icāre* est le fréquentatif secon-

daire – et dépréverbe – d'un fréquentatif **(dis-)crē-tāre* v.tr. 'passer au crible' tiré du verbe latstand. *dis-cernere*, *dis-crē-tum* v.tr. 'id.'

Intervient ici une loi de dissimilation $\{*k-k > \emptyset-k\}$ dont l'importance mérite d'être soulignée (cf. ci-dessus 3.4).⁵² Soit le déverbatif **quaticāre* v.intr. 'trembler' (formé sur *quatiō*, -ere), que j'estime être à l'origine du verbe **uaticat*, **uaticāre* v.intr. 'branler, trembler' ($< *(q)uaticat$) syncopé en **uaccāre*, lequel donne un verbe diminutif **uacc-illāre* v.intr. 'chanceler, vaciller'. Le participe *uaccillans* est attesté tel quel chez l'archaïque Lucrèce,⁵³ mais se réduit après lui à *ua.cillāre* par l'effet de la *lex-mamilla* ($< *mamm-illa$) ou simplification des géminées devant d'autres géminées en latin $\{*CCVCC > CVCC\}$. Cette dissimilation quasi-méconnue $\{*k-k > \emptyset-k\}$ permet en outre d'élucider lat. *uēstīgāre* v.tr. 'suivre à la trace'. On doit poser un populaire **quæstāre* v.tr. 'rechercher, quêter', d'où **(q)uæst-īgāre* v.tr. 'suivre à la trace' (protorom. $*/\beta est r'g-a-re/$), monophthongué en latin plébéen sous une forme *uēstīgāre*. Noter que protorom. $*/\beta est r'g-a-re/$ présuppose ici une variante « patricienne » de type **uæstīgāre* non encore monophthonguée.

3.13 Protorom. $*/r'okk-a/$ s.f. 'roche'

Un diminutif plébéen **rōpi-cula* s.f. 'petite roche' (corrélât de latstand. **rūpi-cula*) produisait un dérivé « dédiminutif » (cf. ci-dessus 2.2) **rōpica*, gén. pl. **roccārum* (Garnier 2012, 254), qui donne la clef de l'étymon protorom. $*/r'okk-a/$ s.f. 'roche' tenu pour non élucidé à ce jour : ce serait en propre un dérivé rétrograde « dédiminutif ».

3.14 Protorom. $*/ti'mon-e/$ s.m. 'timon'

On ne peut expliquer le rapport entre lat. *tēmō*, -ōnis s.m. 'timon' et protorom. $*/ti'mon-e/$ 'id.', sauf à poser une ancienne forme pleine **tensimō* [tēⁿ.sə.mō], acc. sg. *tēmōnem* s.m. 'timon' ($< *tensimōnem$ [tē.sə.mō.ně]) avant syncope,

⁵² Par ailleurs, la dissimilation d'une séquence $*g-k$ en $\emptyset-k$ s'observe pour *landica* s.f. 'clitoris' issu de **gland-ica*.

⁵³ La présence d'une géminée est confirmée par la métrique : *tum quasi uaccillans primum consurgit et omnis # paulatim redit in sensus, animamque receptat* ('alors [le malade atteint d'une crise d'épilepsie], chancelant comme un homme ivre, commence par se redresser, et peu à peu il recouvre tous ses sens et rentre en possession de son esprit' [traduction d'Ernout 1966/1967, vol. 1, 104] ; LUCR. 3, 504).

Garnier 2012, 241).⁵⁴ L'accusatif protorom. */ti'mon-e/ (REW₃ s.v. *tēmo*, -ōne/**timo*), qui se prolonge invariablement dans bon nombre de langues romanes (ainsi it. *timone*, fr. *timon* ou encore esp. *timón*), suppose une forme pleine alternative */*tinsimō* [tén̄.sə.mō], qui aurait subi une altération de type *prensus* [prē̄n.sũ] > */*prinsus* [prĩ̄n.sũ] (cf. fr. *pris*). En termes de chronologie relative, la variation « populaire » du vocalisme est donc nécessairement antérieure à la résorption de la forme pleine par nivellement intra-paradigmatique.

3.15 Protorom. */tok'k-a-re/ v.tr. 'toucher'

Protorom. */tok'k-a-re/ v.tr. 'toucher ; frapper ; sonner (le tocsin)' (cf. logoud. *tokkare*, it. *toccare*, fr. *toucher*, esp. *tocar*), qu'on explique par une onomatopée */*tok* (REW₃ s.v. *tok*), peut remonter à un paradigme du latin oral */*tōdicat*, */*toccāre*. Ce serait le croisement d'un */*tūdicat* v.tr. 'heurter' non attesté⁵⁵ et de */*fōdicat* v.tr. 'frapper ; donner des coups de coude (à qn)' (Garnier 2012, 254). Le latin recèle ici une variation « souterraine » de type */*foccāre* et */*tuccāre* → */*toccāre*.

3.16 Protorom. */'turt-a/ s.f. 'gâteau rond'

Sur la foi, entre autres, de roum. *turtă* s.f. 'galette', it. *torta* 'gâteau' et fr. *tourte* 'tarte', Meyer-Lübke note un étymon *tōrta* (REW₃ s.v.), qu'il entend séparer absolument du groupe de lat. *torqueō* v.tr. 'tordre' et de *tortus* adj. 'tordu'.⁵⁶ Or, il faut s'aviser que cet étymon *tōrta* note en fait [tór.tă.], c'est-à-dire le reflet d'un étymon protorom. */'turt-a/ issu d'un ancien neutre lat. dial. */*turtum* 'gâteau rond'. Notons par ailleurs que la forme protorom. */'turt-a/ est consignée par la graphie biblique *tōrta*.

⁵⁴ L'étymon indo-européen en est */*téns-ṛmō* (Eichner 1992, 72). La racine */*tens-* 'tirer' est reflétée par got. *at-pinsan* v.tr. 'tirer à soi' (cf. ahall. *dinsan* v.tr. 'tirer ; remorquer').

⁵⁵ Il existe les verbes *tudiculāre* v.tr. 'broyer, triturer' (fr. *touiller*) et */*fodiculāre* (fr. *fouiller*).

⁵⁶ Noter alb. *tortë* s.f. 'guirlande', issu de lat. */*torta* s.f. 'torsade' (Bonnet 1998, 392).

4 Protoroman et indo-européen

L'apport du protoroman à l'étymologie latine est absolument méconnu des exégètes, qui ne sont accoutumés d'y voir qu'un état postérieur et tautologique du latin scripturaire, au lieu que c'en est le fonds le plus fidèle : les divergences qu'on y surprend empruntent à la langue parlée dans sa variation réelle, et conservent des vocables que les littérateurs ont évincés pour produire un idiome de prestige. Ces formes, malgré la date tardive de leur attestation, sont parfois des vestiges qui permettent seuls d'entrevoir l'étymologie du terme proprement latin, dont la tradition classique a obscurci la forme au profit d'une autre, qui était naturelle.

4.1 Protorom. */'kari-ol-u/ s.m. 'ver qui ronge le bois'

Protorom. */'kari-ol-u/ s.m. 'ver qui ronge le bois' (cf. REW₃ s.v. **cariōlus*), issu par conversion de */'kari-ol-u/ adj. 'qui ronge ; qui effrite', est l'avatar lexicalisé d'un quasi-participe en **-elō-* (type *strid-ulus* adj. 'strident' < ind.-eur. **streǵid-elō-*) fondé sur un verbe lat. **car-iō, -ere* v.tr. 'mettre en morceaux ; faire tomber en poussière, effriter', qui donne un déverbal lat. *car-iēs* s.f. 'pourriture ; état ruineux (d'un mur)'. Ce verbe non attesté **car-iō, -ere* reflète un thème acrostatique ind.-eur. **kōrh₂-i-*, **k̑rh₂-i-* 'effriter, pulvériser'.⁵⁷ Sur ce verbe **car-iō, -ere*, **car-tum* (type *par-iō, -ere, par-tum* v.tr. 'enfanter'), on formait un abstrait de date latine **car-tus, -ūs* s.m. 'effritement, action de tomber en poussière' qui est à **car-iō, -ere* ce que *par-tus, -ūs* s.m. 'procréation' est à *par-iō, -ere* v.tr. 'procréer'. Sur ce nom d'action non attesté **car-tus*, on a fait un adjectif de possibilité **car-tilis, -is, -e* adj. 'friable' qui donne le dérivé secondaire *cartil-āgō, -in-is* s.f. 'cartilage'. Le témoignage des parlers romanes permet de faire sortir le très énigmatique *cartil-āgō* de son splendide isolement, et d'entrevoir toute une famille cohérente, dont les prodromes remontent à l'indo-européen lui-même, avec une formation héritée **car-iō, -ere, *car-tum* v.tr. 'faire tomber en poussière' sortie de l'usage livresque, et reflétée par son quasi-participe **cari-olus*, qui s'est lexicalisé dans la langue parlée pour donner protorom. */'kari-ol-u/ s.m. 'ver qui ronge le bois'.

57 Pour la racine **kērh₂-* 'brechen, zerbrechen (intr.)', cf. LIV₂ 327–328.

4.2 Lat. *custōs*, *-ōdis* s.m. ‘gardien’ et protorom. */'kustor/, */kus'tor-e/ s.m. ‘bedeau, sacristain’

En regard de lat. *custōs*, *-ōdis* s.m. ‘gardien’, le protoroman recèle un étymon */'kustor/, */kus'tor-e/ (cf. REW₃ s.v. *custos*, *-ōde/cūstor/Küster*), reflété par afr. *coustre* s.m. ‘sacristain, bedeau’⁵⁸ et, indirectement, par all. *Küster* s.m. ‘sacristain, bedeau’. On explique d’ordinaire ces unités lexicales tardives par l’influence des noms d’agents en *-tor* : bien loin de cela, il faut poser les choses à l’envers. C’est la forme latine en *-d-* qui est dissimilée : on peut admettre un traitement de type {**r-r > r-d* ou *d-r*}. C’est ainsi qu’en regard de lat. *prōra* s.f. ‘proue’, l’italien a *proda* ‘id.’, et ainsi pour it. *chiedere* ‘demander’ vs. lat. *quærerere* ‘quérir’ ou encore it. aesp. *rado* vs. lat. *rārus* adj. ‘rare’ (Grammont 1895, 40). L’étymologie de lat. *custōs* n’est point satisfaisante : la doctrine reçue se plaît à y voir un ancien composé **kusto-séd-*, **-zd-ós* adj. ‘qui siège auprès du trésor’, avec un thème protoital. **kustó-* cognat de got. *huzd* s.n. ‘trésor’ (< ind.-eur. **kud^hstó-*).⁵⁹

Tout cela est forgé : il est plus simple d’imaginer ici un composé agentif ind.-eur. **pku-sth₂-tér* s.m. ‘gardien de bétail’ tiré d’une locution **péri – p^kéu – steh₂-* ‘surveiller le bétail’, et qui serait reflété par un étymon protoital. **ku-stā-tōr* s.m. ‘gardien’ donnant, en latin, un paradigme à syncope **cu-stitor* [ˈcuːstitor], acc. sg. **custōrem* (< **custitōrem* [ˈkustitōrem]). Partant, on formait un dénominatif **custōr-āre* doté d’un doublet **custō-rīre* (cf. latarch. *bullāre* v.intr. ‘bouillonner’ vs. (*ē-*)*bullire* ‘id.’). C’est la forme-pivot de l’infinitif **custōr-īre* v.tr. ‘garder, surveiller’ qui permet de rendre compte d’une dissimilation en *custōd-īre* {**r-r > d-r*}.

4.3 Protorom. */'trag-e-re/ v.tr. ‘traire’ et */trag-i'n-a-re/ ‘traîner’

Selon moi, lat. *trahō*, *trahere*, *trāctum* v.tr. ‘tirer ; traîner’ pourrait aisément s’expliquer en partant d’un ancien juxtaposé **extrā-āctus* (soit le type de *ex-*

⁵⁸ En français moderne, ce lexème ne survit plus que dans le nom de famille *Lecoutre* (= *Lebedeau*).

⁵⁹ Noter ainsi les prudentes réserves de de Vaan (2008, 159), tant sur la phonétique (ind.-eur. **-d^h-sto-* > lat. *†-st-*) que sur la morphologie constructionnelle : un composé **ōséd-*, **ōzd-ós* n’est pas régulier, à preuve véd. *adma-sād-* s.m. ‘mouche’ (litt. : ‘qui se pose sur la nourriture’), dont le génitif est **sad-ás*. De surcroît, la sémantique est controuvée.

trā-clūsus adj. ‘placé en dehors’). Le participe passé passif *extrāctus* ‘conduit dehors ; arraché ; traîné’ aurait été réanalysé en *ex-trāctus* par fausse coupe : le simple *trāctus* part. p. ‘extraît’ serait ainsi secondaire. Partant, sur l’analogie du type *uēctus* : *uēxī*, *uehō* v.tr. ‘conduire’ (< ind.-eur. **ueġ^h*), on a forgé un patron morphologique d’émergence latine : {*trāctus* : *X*¹, *X*²} (avec *X*¹= *trāxī* et *X*²= *trahō*).⁶⁰ Le témoignage du protoroman fournit un ancien infectum **trāgere* < **ex-trāgere* ← **extrā=agere*. On notera en outre le sens technique de ‘traire’ (< *‘faire sortir’) en protoroman en regard du déverbatif secondaire */*trag-i-n-a-re*/ ‘traîner’.

5 Conclusion

Ces quelques faits suffisent à démontrer l’importance d’une reconstruction « rétrograde » du protoroman en tant que tel, et non comme la confirmation des données scripturaires latines. Le témoignage du protoroman vaut par sa fidélité, celui du latin par sa documentation. Ce qu’on peut reconstruire du protoroman n’est donc pas autre chose que du latin (attesté ou non attesté à l’écrit), et souvent divergeant de beaucoup de la norme classique du latin standard, mais cette variation n’est pas exclusivement imputable à l’effet d’une attrition de la langue : les parlers romans reflètent parfois des formes tombées en déshérence par leur archaïsme, ou bien des formes « naturelles » à qui la langue soignée des écrivains a cru devoir préférer telle autre forme, qui leur semblait plus correcte. Partant, l’usage du latin écrit se voulant unificateur, il n’y avait guère d’apparence qu’on dût conserver dans la prose d’apparat les scories des dialectes ou des vocables techniques en usage chez les seuls paysans. Le latin consigné par l’écrit ne s’est jamais pensé comme un continuum de dialectes : or, c’est sans doute ainsi qu’il se réalisait dans la bouche de ses locuteurs, et c’est le produit

⁶⁰ On ne doit donc plus poser une racine ind.-eur. †*vtrag^h*- « parallèle » à **d^hrag^h*- ‘tirer’ qui donnerait protogerm. **drag-a-* ‘tirer’ (*pace* Scheungraber 2014, 49). Et ce, d’autant plus que l’auteur explique la genèse de ce verbe fort de la VI^e classe protogerm. **drag-a-* v.tr. ‘tirer’ par rétroformation sur un thème **drakkō*/**dragō*- ‘tirer’ (Scheungraber 2014, 50), reflété par ahal. *gi-tragôn*, qui est en propre un dénominatif bâti sur un nom de procès **d^hrōg-no-* s.m. ‘action de tirer’ avec la loi dite de Kluge (ind.-eur. *-*G-n-* > protogerm. *-*CC-*). On peut ainsi rapprocher protogerm. **drink-a-* v.tr. ‘boire’ (< **d^hré-n-ġ-e/o-* ‘tirer’), apparenté à véd. *dhrāj-a-* v.intr. ‘se mouvoir’, qui reflète une racine ind.-eur. **d^hreġ-* ‘tirer ; tirailler’. Pour le sens de ‘boire’, on pourrait citer tokh. B *vtuk-* ‘boire’ en regard de lat. *dūcō* v.tr. ‘tirer’ (< ind.-eur. **dēyk-e/o-*). Précisons que le verbe à infixé nasal **drink-a-* v.tr. ‘boire’ a été réanalysé comme un verbe fort de la première classe et le *-*n-* intégré à la racine.

de cette parole multiple et non unifiée qui est à la base des parlers romans, non la prose épigraphique qui emprunte à la langue du sénat, affectant d'être immuable quand elle était mouvante et colorée.

Le postulat de la dérivation inverse en protoroman fait apparaître que, sans la moindre discontinuité, le phénomène s'amorce dès le latin archaïque, qu'il s'agisse des postverbaux des dérivés verbaux inverses (sur thème de participe parfait) ou bien des dédiminutifs.

L'étude du protoroman permet d'entrevoir la réalité articulatoire du latin parlée, en nous conservant parfois d'authentiques formes patriciennes en regard du terme plébéien entériné par l'usage classique (ainsi **ūstium* s.n. 'porte', **uæstīgāre* v.tr. 'suivre à la trace', **con-classāre* v.tr. 'convoquer à l'appel'). Certains termes ont passé jusqu'à notre époque par l'effet d'un conservatisme surprenant : ainsi esp. *cueva* s.f. 'grotte' (< protorom. d'époque républicaine **/'kɔu-a/*) ou port. *covo* adj. 'creux' (< protorom. d'époque républicaine **/'kɔu-u/*). D'autres encore sont les véritables formes, dont la langue classique n'offre qu'un reflet méconnaissable – ainsi protorom. */kʊs'tor-e/* s.m. 'bedeau' vs. lat. *custōd-* s.m. 'garde' ou bien protorom. **/'trag-e-re/* v.tr. 'traire' (← lat. **extrā=agere* 'faire sortir') en regard du thème de présent mutilé qu'est latstand. *trahere* v.tr. 'tirer', qui repose sur une série d'analogies complexes forgées par les tenants du beau langage.

Le protoroman est la pierre de touche de l'étymologie latine : j'oserais même à dire que c'est plutôt par l'aval qu'on doit commencer, et non par l'amont.⁶¹ De surcroît, la confirmation sémantique du protoroman doit être tenue pour éminemment supérieure à la comparaison aveugle avec tel mot avestique ou lituanien pris isolément et privé de tout contexte. Il suffit de mentionner le cas de lat. *truncāre* v.tr. 'tronquer', que j'explique par **trun-icāre* v.tr. 'équarrir', formé sur un thème de distributif lat. **trunī*, -æ, -a num. card. pl. 'en quatre' (< ind.-eur. **kʷtru-nó-*), sur le modèle des verbes techniques – et sans doute familiers – que sont protorom. **/es-kʷa'dr-a-re/* v.tr. 'couper en quatre, écarteler, équarrir' et **/es-kʷin't-a-re/* v.tr. 'couper en cinq, esquinter'.

⁶¹ Je songe ici à la formule de Michel Banniard (1997, 19) : « les latinistes qui se sont intéressés au latin non normé sont parvenus à des conclusions qui ne correspondent que partiellement ou pas du tout aux reconstructions des romanistes. Partis de l'amont chronologique latin vers l'aval roman, ils manquent le rendez-vous épistémologique avec les romanistes partis de l'aval roman vers l'amont latin ».

6 Bibliographie

- Adams, James Noel, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
- Alibert, Louis, *Dictionnaire occitan-français d'après les parles languedociens*, Toulouse, Institut d'études occitanes, 1966.
- Alsdorf-Bollée, Annegret/Burr, Isolde, *Rückläufiger Stichwortindex zum Romanischen Etymologischen Wörterbuch*, Heidelberg, Winter, 1969.
- Baiwir, Esther, *Un cas d'allomorphie en protoroman examiné à l'aune du dictionnaire DÉRom*, Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie 85 (2013), 79–88.
- Balles, Irene, *Die altindische Cvi-Konstruktion. Form, Funktion, Ursprung*, Brême, Hempen Verlag, 2006.
- Banniard, Michel, *Du latin aux langues romanes*, Paris, Nathan, 1997.
- Beekes, Robert Stefan Paul, *Etymological Dictionary of Greek*, 2 vol., Leyde/Boston, Brill, 2010.
- Biville, Frédérique, *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique*, vol. 1 : *Introduction et consonantisme*, Louvain/Paris, Peeters, 1990.
- Boisacq, Émile, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque étudiée dans ses rapports avec les autres langues indo-européennes*, Heidelberg/Paris, Winter/Klincksieck, 1916.
- Bonnet, Guillaume, *Les mots latins de l'albanais*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- Bréal, Michel, *Noms postverbaux en latin*, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris 4 (1881), 82–83.
- Brender, Franz, *Die rückläufige Ableitung im Lateinischen*, Lausanne, La Concorde, 1920.
- Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang, *Per un'etimologia romanza saldamente ancorata alla linguistica variazionale : riflessioni fondate sull'esperienza del DÉRom (« Dictionnaire Étymologique Roman »)*, in : Marie-Guy Boutier/Pascale Hadermann/Marieke Van Acker (edd.), *La variation et le changement en langue (langues romanes)*, Helsinki, Société Néophilologique, 2013, 47–60.
- Campanile, Enrico, *Due studi sul latino volgare*, in : Paolo Poccetti (ed.), *Enrico Campanile : Latina & Italica. Scritti minori sulle lingue dell'Italia antica*, vol. 1, Pise/Rome, Fabrizio Serra, 2008, 337–400.
- CGL = Goetz, Georg, *Corpus glossariorum Latinorum*, 7 vol., Leipzig, Teubner, 1892–1923.
- DELI₂ = Cortelazzo, Manlio/Zolli, Paolo, *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Bologne, Zanichelli, ²1999 [¹1979–1988].
- DELP₃ = Machado, José Pedro, *Dicionário etimológico da língua portuguesa*, 5 vol., Lisbonne, Horizonte, ³1977 [¹1952].
- DÉRom = Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (dir.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*, Nancy, ATILF, <<http://www.atilf.fr/DERom>>, 2008–.
- DÉRom 1 = Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (edd.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom). Genèse, méthodes et résultats*, Berlin, De Gruyter, 2014.
- DES = Wagner, Max Leopold, *Dizionario etimologico sardo*, 3 vol., Heidelberg, Winter, 1960–1964.
- DME = Alonso, Martín, *Diccionario medieval español. Desde las Glosas Emilianenses y Silenses (s. X) hasta el siglo XV*, 2 vol., Salamanque, Universidad Pontificia de Salamanca, 1986.
- DRAE₂₂ = Academia Española, *Diccionario de la lengua española*, 2 vol., Madrid, Espasa Calpe, ²²2001 [¹1783].

- Egger, Émile, *Les substantifs postverbaux formés par apocope de l'infinif*, *Revue des langues romanes* 6 (1874), 5–38 ; 330–360.
- Eichner, Heiner, *Indogermanisches Phonemsystem und lateinische Lautgeschichte*, in : Oswald Panagl/Thomas Krisch (edd.), *Latin und Indogermanisch. Akten des Kolloquiums der Indogermanischen Gesellschaft, Salzburg, 23.–26. September 1986*, Innsbruck, Universität Innsbruck, 1992, 55–79.
- Ernout, Alfred, *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin*, Paris, Champion, 1909.
- Ernout, Alfred (éd.), *Lucrèce, De la nature*, 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1966/1967.
- Ernout/Meillet⁴ = Ernout, Alfred/Meillet, Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, ⁴1959 [retirage de 1985 ; ¹1932].
- Ferri, Rolando, *Vulgar Latin in the bilingual glossaries : the unpublished « Hermeneumata Celtis » and their contribution*, in : Frédérique Biville/Marie-Karine Lhommé/Daniel Vallat (edd.), *Latin vulgaire – latin tardif IX. Actes du IX^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Lyon, 2–6 septembre 2009)*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2012, 753–763.
- FEW = Wartburg, Walther von et al., *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, 25 vol., Bonn/Heidelberg/Leipzig-Berlin/Bâle, Klopp/Winter/Teubner/Zbinden, 1922–2002.
- Gaffiot = Gaffiot, Félix/Flobert, Pierre, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette, ³2000 [¹1934].
- Garnier, Romain, *Sur le vocalisme du verbe latin. Étude synchronique et diachronique*, Innsbruck, Universität Innsbruck, 2010.
- Garnier, Romain, *Sur l'étymologie du grec ὥμος 'cru'*, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 106/1 (2011), 249–262.
- Garnier, Romain, *Allomorphisme et lois de limitation rythmique en latin*, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 107/1 (2012), 233–257.
- Garnier, Romain, *L'éternel combat de nature et culture en latin*, in : Patrick Bonin/Thierry Pozzo (edd.), *Nature ou Culture. Actes du Colloque annuel de l'IUF (Dijon, 27 et 28 mai 2014)*, Saint-Étienne, Presses Universitaires de Saint-Etienne, 2014, 205–218.
- Garnier, Romain, *Compte rendu DÉRom 1*, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 110/2 (2015), 233–239.
- Garnier, Romain, *La dérivation inverse en latin*, Innsbruck, Universität Innsbruck, à paraître (= à paraître a).
- Garnier, Romain, *Latin vulgaire et étymologie*, in : Alfonso García Leal (ed.), *Actas del coloquio « Latin vulgaire et latin tardif XI »*, Oviedo, Ediciones de la Universidad de Oviedo, à paraître (= à paraître b).
- GLK = Keil, Heinrich, *Grammatici Latini ex recensione Henrici Keilii*, 7 vol., Leipzig, Teubner, 1873–1880.
- Gouvert, Xavier, *Reconstruction phonologique*, in : Éva Buchi/Wolfgang Schweickard (edd.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom). Genèse, méthodes et résultats*, Berlin, De Gruyter, 2014, 61–128.
- Grammont, Maurice, *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*, Dijon, Imprimerie Darantière, 1895.
- Griepentrog, Wolfgang, *Die Wurzelnomina des Germanischen und ihre Vorgeschichte*, Innsbruck, Universität Innsbruck, 1995.
- Herman, Joseph, *Le latin vulgaire*, Paris, Presses universitaires de France, 1967.

- La Chaussée, François de, *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français*, Paris, Klincksieck, 1974.
- Lené, Gustav, *Les substantifs postverbaux dans la langue française*, Uppsala, Almqvist, 1899.
- LIV₂ = Rix, Helmut (dir.), *Lexikon der Indogermanischen Verben. Die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen*, Wiesbaden, Reichert, 2001 [1998].
- Machajdíková, Barbora, *Lingua Tuscorum dicitur Festo teste. Les mots présentés comme étrusques chez Verrius Flaccus et ses abrégiateurs (Festus, Paul Diacre)*, Zborník filozofickej fakulty univerzity Komenského. Græcolatina et Orientalia 33/34 (2012), 5–32.
- Maggiore, Marco/Buchi, Éva, *Le statut du latin écrit de l'Antiquité en étymologie héréditaire française et romane*, in : Franck Neveu et al. (edd.), *Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française 2014 (Berlin, 19–23 juillet 2014)*, Paris, Institut de Linguistique Française, <<http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20140801161>>, 2014, 313–325.
- Martzloff, Vincent, *Les thèmes de présent en yod dans l'épigraphie italique et en latin archaïque*, Lyon, thèse Université Lumière Lyon II, 2006.
- Meiser, Gerhard, *Veni Vidi Vici. Die Vorgeschichte des lateinischen Perfektsystems*, Munich, Beck, 2003.
- Meyer-Lübke, Wilhelm, *Die lateinische Sprache in den romanischen Ländern*, in : Gustav Gröber (ed.), *Grundriss der romanischen Philologie*, vol. 1 : *Geschichte und Aufgabe der romanischen Philologie. Quellen der romanischen Philologie und deren Behandlung. Romanische Sprachwissenschaft. Register*, Strasbourg, Trübner, 1904–1906 [1888], 451–497.
- Meyer-Lübke, Wilhelm, *Grammatik der Romanischen Sprachen*, 4 vol., Leipzig, Fues, 1890–1902.
- Mignot, Xavier, *Les verbes dénominatifs latins*, Paris, Klincksieck, 1969.
- Mohl, Friedrich Georg, *Introduction à la chronologie du latin vulgaire*, Paris, Librairie Émile Bouillon, 1899.
- Nicolas, Christian, *Etymologizing from eye to ear : About vowel prosthesis in Isidore's Etymologies*, in : Frédérique Biville/Marie-Karine Lhommé/Daniel Vallat (edd.), *Latin vulgaire – latin tardif IX. Actes du IX^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Lyon, 2–6 septembre 2009)*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2012, 795–806.
- Pedersen, Holger, *La cinquième déclinaison latine*, Copenhagen, Høst, 1926.
- Pinault, Georges-Jean, *Sur l'évolution phonétique « ts̥k » > « tk » en tokharien commun*, Münchener Studien zur Sprachwissenschaft 62 (2002), 103–156.
- REW₃ = Meyer-Lübke, Wilhelm, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter, 1930–1935 [1911–1920].
- Rice, Carl C., *Romance Etymologies*, Language 7/4 (1931), 259–264.
- Rich, Anthony, *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques*, traduit de l'anglais sous la direction de Pierre-Adolphe Chénuel, Paris, Firmin-Didot, 1883 [1861].
- Sampson, Rodney, *Vowel Prosthesis in Romance. A Diachronic Study*, New York, Oxford University Press, 2010.
- Scheungraber, Corinna, *Die Nasalpräsentien im Germanischen. Erbe und Innovation*, Innsbruck, Universität Innsbruck, 2014.
- Scius, Hubert, *Dictionnaire wallon-français*, publié par Albert Leloup sous la direction d'Élisée Legros, Malmedy, Le Pays de Saint Remacle, 1893.
- Solin, Heikki/Salomies, Olli, *Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum*, Hildesheim/Zurich/New York, Olms-Weidmann, 1994 [1988].

- ST = Rix, Helmut, *Sabellische Texte. Die Texte des Oskischen, Umbrischen und Südpikenischen*, Heidelberg, Winter, 2002.
- Szemerényi, Oswald, *Scripta minora. Selected Essays in Indo-European, Greek and Latin*, 5 vol., Innsbruck, Universität Innsbruck, 1991/1992.
- TLF = Imbs, Paul/Quemada, Bernard (dir.), *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789–1960)*, 16 vol., Paris, Éditions du CNRS/Gallimard, 1971–1994.
- TLL = *Thesaurus Linguae Latinae*, Leipzig/Stuttgart/Berlin/New York, Teubner/Saur/De Gruyter, 1900–.
- Untermann, Jürgen, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg, Winter, 2000.
- Vaan, Michiel de, *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, Leyde/Boston, Brill, 2008.
- Väänänen, Veikko, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, Berlin, Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, ³1966 [¹1937].
- Väänänen, Veikko, *Introduction au latin vulgaire*, Paris, Klincksieck, ³1981 [¹1963].
- Vetter, Emil, *Handbuch der italischen Dialekte*, Heidelberg, Winter, 1953.
- W = Warmington, Eric Herbert, *Remains of Old Latin*, 4 vol., Cambridge, Harvard University Press, ²1967–1988 [¹1935–1940].
- Walde/Hofmann₅ = Walde, Alois/Hofmann, Johann Baptist/Berger, Elsbeth, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 3 vol., Heidelberg, Winter, ⁵1982 [¹1906].
- Wartburg, Walther von, *La fragmentation linguistique de la Romania*, Paris, Klincksieck, 1967 [original allemand : 1950].
- Weiss, Michael, *Language and Ritual in Sabellian Italy. The Ritual Complex of the Third and Fourth « Tabulæ Iguvinæ »*, Leyde/Boston, Brill, 2010.

